

Chroniques ⁸⁸ 89

{BnF} Bibliothèque nationale de France

ACTUS | EXPOS | MANIFESTATIONS | COLLECTIONS | AGENDA



DOSSIER

Avec vous !

Fanny Michaëlis

Autrice et illustratrice en résidence à la BnF

Les dessins en couverture et en page 4 de ce numéro de *Chroniques* sont signés de Fanny Michaëlis. Elle a notamment publié plusieurs bandes dessinées aux éditions Cornélius, dont *Géante* (2013) et *Le Lait noir* (2016), et collabore régulièrement avec *Le Monde*, *Les Inrockuptibles* ou la revue *XXI*. Elle inaugure cette année, avec Yomgui Dumont, la première résidence BnF consacrée à la bande dessinée (voir p. 34).

Chroniques de la Bibliothèque nationale de France est une publication trimestrielle
Présidente de la Bibliothèque nationale de France
Laurence Engel
Directeur général
Denis Bruckmann
Délégué à la communication
Patrick Belaubre
Responsable éditoriale
Sylvie Lisiecki

Comité éditorial
Jean-Marie Compte
Muriel Couton
Marie-Caroline Dufayet
Joël Huthwohl
Olivier Jacquot
Anne Pasquignon
Anne Manouvrier
Céline Leclaire
François Nida
Bruno Sagna
Rédaction, suivi éditorial
Mélanie Leroy-Terquem
Secrétariat de rédaction
Karine Moreaux
Rédaction, coordination agenda
Sandrine Le Dallic

Conception graphique
Jérôme Le Scanff
Réalisation
Martine Rousseaux
Iconographie
Anne Mensor
Ont collaboré à ce numéro :
Benjamin Arranger
Sylvie Aubenas
Catherine Aurérin
Jacqueline Chénieux-Gendron
Philippe Chevallier
Héloïse Conésa
Manon Dardenne
Laurence Decobert
Jérôme Fronty
François-Pierre Goy
Bérenger Hainaut
Joël Huthwohl

Cristina Ion
Laurence Le Bras
Claire Lesage
Fanny Michaëlis
Marine Planche
Lucile Schmid
Morgane Spinec
Bénédicte Stoll
Dominique Versavel
Olivier Wagner
Chroniques tient à remercier
Audrey Bartis
Arnaud Beaufort
Alexandre Chautemps
Christine Genin
Bernard Latarjet
Marie de Laubier
Corinne Le Bitouzé
Anne Leblay-Kinoshita
Oxana Miron

Sophie Guérinot
Frédéric Ramires
Françoise Simeray
Gennaro Toscano
David Toubalem
Impression
Imprimerie Vincent
Tours ISSN : 1283-8683
Pour recevoir gratuitement *Chroniques* à domicile, abonnez-vous en écrivant à chroniques@bnf.fr

Crédits photo
1^{ère} de couverture : Fanny Michaëlis ; 2 : Léa Crespi ; 3 h : Création Sylvie Patte & Tanguy Besset. Photos Atelier de Nadar / BnF ; © La Poste 2020 ; 3 b : Emmanuel Nguyen Ngoc / BnF ; 4 : Fanny Michaëlis ; 9 h, m et b : Nicolas Gallon - Contextes / BnF ; 11 : Béatrice Lucchese / BnF ; 12 : Nicolas Gallon - Contextes / BnF ; 13 : Béatrice Lucchese / BnF ; 14 : Despatin & Gobeli ; 15 : BnF, Manuscrits, Fonds Quignard ; 16 : BnF ; 17 g : BnF ; 17 d : Affiche de Chica pour *Les Parapluies de Cherbourg*, 1963, un film de Jacques Demy © Ciné-Tamaris. Photo BnF ; 17 bd : BnF Éditions ; 18 h, m et b : Josef Koudelka / Magnum Photos ; 20 h : Antoine d'Agata / Magnum Photos ; 20 b : Éditions Xavier Barral - BnF Éditions ; 21 h et b, 23 g et d, 24, 25 h, m et b : Josef Koudelka / Magnum Photos ; 26 : BnF / © Éditions Gallimard - avec l'aimable autorisation de Jean Ristat ; 28 : BnF, Picabia © Adagp, Paris 2020 ; 29 : Centre Georges Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais / image Centre Pompidou MNAM-CCI ; 31 : BnF, Rodtchenko © Adagp, Paris 2020 ; 32 h : Serge Oboukhoff / BnF / CNRS ; 32 b : BnF ; 33 : Sarah Moon ; 34 hg : © Éditions Jungle ; 34 hd : © Cornélius / Michaëlis 2016 ; 34 b : Zep ; 35, 36 et 37 : BnF ; 38 : Aniket Deole / Unsplash ; 39 : Bridgeman Images. By courtesy Gérard Fromanger ; 40 : Archives Chant du Monde. Photo Jean Mascolo ; 41 h : BnF / Anne Nordmann ; 41 b : BnF ; 42 g : BnF / Michel Launay ; 42 d : BnF ; 43 h : BnF ; 43 b : BnF Éditions

4 **Dossier**
Avec vous ! La BnF face à la crise

14 **Expositions**
Pascal Quignard
Société des bibliophiles français
À l'affiche !
Josef Koudelka
L'invention du surréalisme

30 **Hors les murs**
Noir & Blanc
32 Terre!, Cartier-Bresson, Raphaël,
Girault de Prangey

33 **Manifestations**
La Petite Bibliothèque parlante
34 Année de la BD
36 Beethoven
37 La France vue d'ailleurs
38 Littérature et écologie
39 Michel Foucault

40 **Collections**
Carlos d'Alessio
41 Anne Nordmann
Album de Delacroix
42 Michel Launay
Lemercier de Neuville

43 **Éditions**
Dessins d'architectes



Un timbre pour Nadar

À l'occasion du 200^e anniversaire de Félix Nadar né le 6 avril 1820, La Poste a émis un timbre le 6 avril dernier représentant une planche de ses autoportraits en douze poses, issue des collections de la BnF. Romancier, journaliste et caricaturiste, Nadar est surtout connu pour son œuvre de photographe. Découpés et superposés, les douze autoportraits forment un folioscope qu'il suffit de feuilleter pour créer l'illusion du mouvement du personnage de Nadar ! Un bel hommage qui fait écho à l'exposition de la BnF présentée en 2018, *Les Nadar, une légende photographique*, disponible dans sa version virtuelle sur le site bnf.fr. Tiré à 350 000 exemplaires, le timbre est en vente dans les bureaux de poste, à la boutique du Carré d'Encre (13 bis rue des Mathurins, Paris 9^e) et en ligne au prix de 5,60 €.

37^e édition des Journées européennes du patrimoine à la BnF



ensuite ses portes à tous les publics le 20 septembre de 11 h à 19 h (dernière entrée en Rez-de-jardin à 18 h 30), pour des démonstrations, ateliers et expositions. Au programme sur les autres sites : à Richelieu, visites des espaces et présentations de documents

Les 19 et 20 septembre 2020, la BnF participe aux Journées européennes du patrimoine autour du thème « Patrimoine et éducation : apprendre pour la vie ! ». Des visites et ateliers autour des collections sont proposés sur la plupart des sites. Pour la troisième année consécutive, la journée du 18 septembre est consacrée aux publics scolaires sur le site François-Mitterrand, qui ouvre

remarquables les 19 et 20 septembre de 10 h à 19 h (dernière entrée à 18 h 15) ; à la bibliothèque de l'Arsenal, parcours à travers les salons et ateliers de restauration, le 20 septembre de 10 h à 19 h (dernière entrée à 18 h 15) ; et enfin à la bibliothèque de la Maison Jean-Vilar à Avignon, des visites commentées durant tout le week-end de 11 h à 18 h. Plus d'informations sur bnf.fr



Les podcasts de la BnF

La Bibliothèque est désormais présente sur les principales plateformes de diffusion de podcasts, d'Apple Podcasts à Spotify en passant par SoundCloud, Deezer ou Google Podcasts. Vous pouvez y réécouter les conférences et rencontres qui ont lieu toute l'année à la BnF, ou découvrir les créations originales qu'elle produit, comme la série *Entendre le théâtre*, exploration en sept épisodes de l'évolution des sons et des voix qui ont marqué le théâtre français du xx^e siècle.

Le site de la Bibliographie nationale française fait peau neuve

La *Bibliographie nationale française* offre aux chercheurs, éditeurs, bibliothécaires, étudiants et curieux la possibilité de consulter les descriptions des ressources entrées à la BnF par dépôt légal. À l'occasion de la refonte de son site internet, de nouvelles fonctionnalités sont offertes aux utilisateurs (exploration par thématiques et par types de ressources ou consultation des statistiques de la production éditoriale) permettant ainsi un parcours dans l'ensemble des ressources publiées et diffusées en France.

bibliographienationale.bnf.fr



Avec vous!

La BnF face à la crise

En près de cinq siècles d'existence, la Bibliothèque nationale de France a connu de multiples fermetures, dans des circonstances parfois tragiques, parfois insolites. Mais la soudaineté et la durée de celle occasionnée par la crise due à la pandémie de Covid-19 en marqueront la longue histoire.

être là et plus encore...

Ce qui s'est passé à la BnF depuis le 17 mars dernier ne se distingue pas fondamentalement de ce que l'ensemble du pays a traversé pendant ces semaines de confinement puis de déconfinement : la Bibliothèque a été le reflet des angoisses et des contraintes du monde. Elle a perdu une partie de la maîtrise de son destin. Il a fallu fermer, pour ainsi dire en 24 heures. Empêchée de faire, empêchée de servir, la BnF s'est, dans le monde physique, tue. Mais très vite, la machine s'est remise en marche. Et en cela aussi, elle a illustré la capacité de résilience que l'on a observée partout en France et dans le monde. Définir un plan de continuité de l'activité – les actions vitales pour l'institution et ses personnels : protéger les collections, maintenir les bâtiments... Puis apprécier, très vite aussi, la capacité à faire plus : non pas seulement se réjouir d'avoir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF, et une masse considérable d'autres offres en ligne – expositions virtuelles, RetroNews, notre site de presse, applications diverses et variées... – mais se mobiliser pour les animer et aider les habitués de la BnF comme les autres à trouver dans ces ressources ce dont ils avaient besoin en temps de confinement – pour eux, pour leur travail, pour leurs enfants, pour leur plaisir... Non seulement s'adapter, mais s'adapter vite, et s'adapter à répétition. Une mécanique extraordinairement complexe – faire, défaire, refaire : par exemple la programmation culturelle, suspendue, reportée, reformulée pour cette rentrée. Mais une mécanique de précision et capable de résister, une mécanique nourrie de la force de nos missions. Nous n'avons renoncé à rien : ni à la régularité du dépôt légal, ni aux chantiers engagés – par exemple, la préparation du musée de la BnF sur son site historique de Richelieu. Et nous avons continué aussi de penser à l'avenir.

L'avenir, c'était d'abord rouvrir : revenir dans les emprises de la Bibliothèque pour accomplir (tout) notre travail ; puis

accueillir le public, le plus vite et le mieux possible. Sans jamais bien sûr négliger les précautions sanitaires. En acceptant donc les contraintes, parfois lourdes. En s'adaptant, encore et toujours : ainsi de la réservation obligatoire pour les ouvrages dont nos lecteurs ont besoin pour travailler ; ainsi de l'incitation à procéder en ligne pour s'inscrire ; ainsi du développement de l'usage de la visioconférence par nos bibliothécaires, pour accompagner les moins habitués à la recherche documentaire... En s'adaptant mais en étant là, avec la joie profonde de retrouver nos lecteurs et, progressivement, tous nos visiteurs!

L'avenir, c'est ensuite voir plus loin. Dans le fonctionnement quotidien de la BnF : nous nous nourrirons de ce que la crise nous a amenés à mieux saisir des attentes des publics. Mais aussi en ce que la BnF est l'un des lieux qui permettent de penser le monde tel qu'il est et d'imaginer celui qui se construit : c'est la fonction même des bibliothèques que de servir de creuset, d'espace de conception et de gestation pour ce qui advient. La Bibliothèque se fera ainsi l'écho des réflexions naissantes que la crise du Covid aura inspirées – un cycle de conférences sera par exemple consacré aux controverses scientifiques et fera caisse de résonance à l'événement planétaire que nous avons vécu. Les archives du web, collectées par la BnF pendant la crise sanitaire (voir p. 10), constitueront aussi très vite la matière première pour un travail d'exploration qu'il s'agira d'engager, et nous y veillerons. Enfin, la BnF contribuera à la nécessaire reconstruction du monde culturel, qui sort meurtri de ces mois de confinement. L'idée que la crise a été une « occasion de changer de logiciel » est en réalité contredite par l'expérience d'une suprématie plus forte encore qu'avant le confinement, du monde virtuel et de ses champions. Une suprématie qui abîme notre modèle, qui met en danger de manière radicale notre préférence pour la diversité des offres. Il faudra donc bien sûr réparer les entreprises



Laurence Engel
Présidente de la
Bibliothèque nationale
de France

Chronologie

Quand la Bibliothèque nationale ferme

Traversée par la grande et la petite histoire, la Bibliothèque a dû, au fil des années, fermer à plusieurs reprises ses portes au public. Chroniques remonte le temps avec neuf épisodes de fermeture au public.

2000

(trois semaines)

Déjà éprouvée par la tempête du 26 décembre 1999 ayant occasionné des dégâts sur la plupart de ses sites, la Bibliothèque doit fermer pendant plus de trois semaines à la suite de l'incendie d'une galerie technique mitoyenne aux bâtiments du site François-Mitterrand.

1998

(trois semaines)

L'ouverture de la bibliothèque de recherche sur le tout nouveau site François-Mitterrand est marquée par trois semaines de grève du personnel, qui proteste contre les conditions de travail et d'accueil des publics.

1968

(plus d'un mois)

Les événements de mai 1968 conduisent la Bibliothèque à fermer ses salles de lecture jusqu'au début du mois de juillet. Elle ferme même ses portes aux agents entre le 25 mai et le 6 juin – ce qui n'empêche pas plusieurs dizaines d'entre eux de parcourir Paris pour collecter tracts, affiches et banderoles.

“la Bibliothèque ne ferme jamais tout à fait”

David Toubalem,
chef du service de la Sûreté

« La crise sanitaire nous a contraints à fermer au public l'ensemble des sites de la BnF sur une durée rarement vue. Mais la Bibliothèque ne ferme jamais tout à fait : les pompiers, les agents de sûreté et des services techniques ont continué à être présents – comme en temps normal. Par définition, la crise est imprévisible ; et lorsqu'elle se matérialise, elle est bien souvent source de stress, d'émotion et de désorganisation. Je suis très très content de la façon dont on a travaillé collectivement, en s'adaptant en permanence aux informations qui nous parvenaient sur le virus et en calibrant nos actions sur les sites en fonction de ces informations. Avec un objectif commun, celui de la préservation du patrimoine ! »

et les associations du secteur culturel, les aider à passer l'épreuve. Il faudra avant tout soutenir encore et toujours les artistes et les auteurs. Mais il faudra aussi apprendre à préserver notre modèle culturel dans un monde où la diffusion de la création, déjà très perturbée par le numérique, se révèle pouvoir devenir presque exclusivement numérique. Au risque d'en limiter la diversité, à laquelle nous sommes pourtant si attachés ; au risque d'amplifier la tendance à la concentration et au *mainstream*, dont nous ne nous satisfaisons pas. Or les bibliothèques, notamment les bibliothèques nationales partout dans le monde, et donc la BnF en France, sont bien placées pour contribuer à cette réflexion. Parce qu'elles jouent depuis longtemps sur les deux terrains complémentaires du web et de la salle de lecture, sans jamais renoncer ni à l'un ni à l'autre. Parce qu'aussi elles sont productrices d'une matière première – les données et

les métadonnées qui, à travers le catalogue et la préparation de ce que l'on appelle des « notices », entourent les œuvres – essentielle à la préservation de cette diversité. Les bibliothèques peuvent ainsi se mettre au service de tous les champs de la création pour mieux travailler à cet objectif commun. Pour que perdure, en ligne, notre monde culturel.

La crise sert de révélateur ou d'accélérateur de certains phénomènes dangereux pour la culture. Mais la bonne nouvelle, c'est qu'elle ne remet absolument pas en cause, au contraire, la pertinence et l'absolue nécessité de la culture dans nos sociétés. Et pas davantage l'utilité et l'importance des missions de la BnF. Vous avez été les premiers à nous le faire savoir, et nous en sommes fiers. La BnF sera donc là pour défendre ce modèle. Avec vous !

Laurence Engel

Présidente de la Bibliothèque nationale de France

Une si longue fermeture

Le 14 mars dernier, la BnF fermait ses portes au public, puis à la quasi-totalité de ses 2 300 agents. Cette fermeture soudaine a contraint l'établissement à s'adapter pour continuer à assurer ses missions, et a conduit ses lecteurs, visiteurs et personnels à recréer, sous des formes nouvelles, un lien quotidien à l'institution et à ses collections. Retour sur quatre mois inédits dans la vie de la Bibliothèque – et dans celle des femmes et des hommes qui l'habitent d'ordinaire.

Le souci des collections

En à peine quelques jours, la BnF a dû fermer ses salles de lecture et ses auditoriums, interrompre le montage des expositions qui s'apprêtaient à ouvrir, organiser le travail à distance des agents qui étaient en mesure de maintenir une activité et s'assurer de la sécurité des personnels et des collections. Présente sur le site François-Mitterrand pendant les premiers jours qui ont suivi la fermeture au public et aux agents, Marie de Laubier, alors directrice des Collections depuis quelques mois seulement, se remémore l'étrangeté des bâtiments vides, l'inquiétude éprouvée pour l'ensemble de ses collègues, mais aussi la crainte pour les collections patrimoniales. « L'une de nos hantises était qu'un sinistre ait lieu pendant le confinement », explique-t-elle. Des rondes régulières ont rapidement été mises en place sur les cinq sites de la BnF qui abritent des collections (François-Mitterrand, Richelieu, Arsenal, bibliothèque-musée de l'Opéra et Avignon, où est implantée, à la Maison Jean-Vilar, une antenne du département des Arts du

spectacle), afin de vérifier les magasins où sont conservés les dizaines de millions de documents. « Vingt-cinq conservateurs, accompagnés par les agents de la Sûreté,

ont été mobilisés dans le cadre de ces rondes qui ont montré leur utilité », souligne Marie de Laubier.

Du côté du dépôt légal, qui assure l'accroissement des collections de la Bibliothèque au jour le jour, une autre urgence a dû être traitée dans les premiers jours du confinement. En temps normal, ce sont en moyenne 500 livres et 800 journaux, magazines ou revues qui arrivent quotidiennement à la BnF et auxquels s'ajoutent tous les autres types de documents soumis au dépôt légal (musique imprimée, documents cartographiques et audiovisuels, etc.). Faute de pouvoir traiter ces flux – qui se sont eux aussi trouvés perturbés par la crise sanitaire –, l'équipe du Dépôt légal, confinée comme l'ensemble des personnels de la Bibliothèque, a très vite contacté les déposants pour s'assurer qu'ils diffèrent leurs envois. « Cette opération d'information massive, qui nous a permis de toucher près de 65 000 déposants, était une première », explique Tiphaine Vacqué, adjointe au directeur du département du Dépôt légal.



“comment je vais faire sans bibliothèques ?”



Audrey, autrice et chercheuse, habituée de la bibliothèque de recherche

« Quand le confinement a été annoncé, ma première pensée, ça a été “Comment je vais faire sans bibliothèques ?” Avant la crise sanitaire, je venais une à deux fois par semaine à la BnF, à Tolbiac ou à Richelieu : j'adore le site François-Mitterrand parce que c'est très privilégié, c'est peut-être le seul endroit calme de Paris. Quand on fréquente le Rez-de-jardin, ça devient un lieu de vie quotidienne, un peu comme un bureau où on a ses habitudes. Moi, je préfère travailler dans la salle M, parce qu'il y a de la lumière toute la journée. J'aime bien les cookies de la cafétéria, aussi ! Le confinement a cassé mes habitudes de travail, mais aussi mes habitudes de lecture : je me fournissais en livres dans les bibliothèques de la Ville de Paris, jusqu'à une centaine par mois. Et là, tout d'un coup, j'ai arrêté de lire : ça m'a coupée dans ma lecture, dans mon élan, dans ma recherche. Depuis, j'ai quitté Paris – et le moment où j'ai commencé à me sentir à l'aise dans ma nouvelle vie, c'est quand j'ai eu ma carte de bibliothèque. »



1944

(un mois)

La bibliothèque de l'Arsenal, endommagée par une explosion due au dernier raid allemand à la fin du mois d'août, ferme pendant un mois. C'est aussi cette année-là que la Bibliothèque s'adjoint un service composé de cinq sapeurs-pompiers, en raison des risques de bombardements et d'incendie.

1940

(quelques semaines)

L'exode et ses conséquences conduisent la Bibliothèque à fermer pendant quelques semaines en juin 1940.

1939

(deux mois)

Quelques jours avant la déclaration de guerre, à la fin du mois d'août, la Bibliothèque évacue une partie de ses collections à Ussé (Indre-et-Loire) et Castelnaud-Bretenoux (Lot), interrompt les préparatifs d'une grande exposition prévue pour le tricentenaire de Racine et ferme ses portes au public. Elle rouvre quelques semaines plus tard, à la fin du mois d'octobre.

La continuité numérique

Si certains travaux, comme le traitement et le catalogage des documents arrivés par le biais du dépôt légal ou encore le colossal chantier de rénovation du site Richelieu, ont été brutalement arrêtés, d'autres ont pu être poursuivis. « En cette période de crise, les services numériques de la Bibliothèque ont été à la hauteur de l'attente des usagers – internes comme externes », insiste le directeur des Services et des réseaux, Arnaud Beaufort, dont les équipes ont en quelques mois œuvré à outiller plusieurs centaines d'agents pour le télétravail. Ainsi le dépôt légal du web (voir ci-contre) et des chantiers bibliographiques et informatiques d'envergure ont été maintenus, tout comme des activités scientifiques telles l'écriture d'articles ou la préparation d'expositions. « Le personnel de la Bibliothèque a fait preuve d'une créativité et d'une résilience remarquables, et a su inventer de nouvelles façons de travailler », souligne Denis Bruckmann, directeur général de la BnF.

L'ensemble des services en ligne a continué de fonctionner, comme la bibliothèque numérique Gallica avec ses six millions de documents en ligne, le site de presse RetroNews ou encore les bases de données et plateformes de livres et revues électroniques dont l'accès a exceptionnellement été élargi à tous les bénéficiaires de Pass BnF pendant la durée du confinement. C'est également le cas du Service d'information des biblio-

thécaires à distance (Sindbad), qui permet à tout un chacun de solliciter une aide à la recherche documentaire par courriel ou « chat ».

La présence active de la Bibliothèque sur le web et les réseaux sociaux a permis de mettre en valeur ces services et ressources selon les types de publics concernés. Une attention particulière a été portée au jeune public, aux élèves et aux enseignants : les ressources pédagogiques ainsi que la récente application BDnF, qui permet de créer des bandes dessinées grâce aux fonds numérisés de la Bibliothèque, ont ainsi connu des records de fréquentation, tout comme Gallica dont le nombre de visites a augmenté de plus de 40 %. Reprenant à son compte la formule employée par Xavier de Maistre dans son *Voyage autour de ma chambre* (1794), mis en avant par Gallica mi-mars et téléchargé depuis plusieurs centaines de fois, la bibliothèque numérique a offert aux lecteurs et lectrices « une ressource assurée contre l'ennui, et un adoucissement aux maux qu'ils endurent ».

Maintenir le lien

À côté des services en ligne déjà existants, d'autres ont vu le jour pendant le confinement, à l'image des rendez-vous « La BnF dans mon salon », qui ont donné l'occasion à plusieurs dizaines de conservateurs et conservatrices de présenter en direct, sur Facebook, un document issu des collections patrimoniales. Des milliers de curieux ont ainsi pu, via leurs

Le dépôt légal du web ne connaît pas la crise

Si le dépôt légal des documents physiques a dû être suspendu, la collecte du web français, pratiquée par la BnF depuis le début des années 2000, s'est poursuivie sans interruption pendant le confinement et s'est attachée à garder la trace de la crise liée à la pandémie de Covid-19.

Depuis 2018, l'équipe du dépôt légal du web a mis en place une organisation spécifique permettant de collecter les manifestations en ligne d'événements comme le décès d'une personnalité, une nomination ou encore un débat qui se fait jour dans la société. C'est sur ce dispositif dit de « collecte éphémère » qu'elle s'est appuyée pour documenter la façon dont la crise sanitaire et ses conséquences en matière de santé, d'économie, de culture se sont déployées sur le web.

Commencée fin janvier avec l'apparition du hashtag #JeNeSuisPasUnVirus, qui alertait alors sur les phénomènes racistes suscités par l'apparition de la maladie sur le sol français, la collecte s'est prolongée tout au long du printemps et de l'été grâce aux sélections opérées par l'ensemble des correspondants du dépôt légal du web. Parmi eux, plusieurs membres de bibliothèques en région et en outremer – dont celles de Dijon, Montpellier, Bordeaux ou encore de la Martinique – ont contribué à capter les manifestations locales de la crise sanitaire. En six mois, plus de 5 000 références en ligne ont été rassemblées, dont une partie a déjà disparu du web vivant.

“j'ai pu repérer de nombreux journaux de confinement en ligne”

Christine Genin, chargée de collections en littérature française

« En tant que coordinatrice du dépôt légal du web au sein du département Littérature et art, je participe depuis 2018 à la sélection des ressources en ligne pour les collectes d'actualité éphémère, comme celle consacrée au Coronavirus. Pendant le confinement, j'ai recherché information et divertissement sur les réseaux sociaux – Twitter, notamment – où j'ai pu repérer de nombreux “journaux de confinement” en ligne, et découvrir des projets artistiques et littéraires comme le site *pandemik.org* initié par le master Écopoétique et création de l'université d'Aix-Marseille, avec le soutien du magazine *Diacritik*, ou, dans un autre genre, le défi dessiné #coronamaison, lancé par Pénélope Bagieu. Et comme je suis de nature assez hypocondriaque, je suis abonnée à de nombreux comptes de médecins et soignants, que j'ai pu aussi ajouter à la collecte ! »



1909

(une matinée)

Le 15 novembre 1909, un épais brouillard matinal plonge le centre de Paris dans une nuit complète. Les salles de lecture de la Bibliothèque, qui bénéficient alors – et ce jusque dans les années 1920 – d'un éclairage naturel, sont contraintes de fermer leurs portes au public. « De mémoire de fonctionnaire pareille aventure n'était jamais arrivée », rapporte *Le Figaro* du lendemain.



écrans, découvrir les enluminures des Grandes Heures d'Anne de Bretagne, les agendas sur lesquels Pierre Bonnard dessinait au jour le jour, un manuscrit autographe du compositeur Robert Schumann ou encore l'Eukratideion, la plus lourde monnaie d'or de l'Antiquité.

Les manifestations prévues dans les auditoriums de la BnF et annulées ont laissé place à des conférences en ligne d'un nouveau genre, à l'image de la série d'entretiens sur la sortie de l'esclavage qui a donné à entendre Souleymane Bachir, Céline Flory, Delphine Horvilleur et François Noudelmann. Les « rendez-vous côte à côte », qui permettent d'ordinaire aux lecteurs de bénéficier d'un accompagnement individuel

1871

(un mois)

La Commune de Paris bouleverse le quotidien de la Bibliothèque, qui change plusieurs fois d'administrateur en quelques semaines, et occasionne une fermeture au public à la mi-mai, pendant près d'un mois.

1870

(sept mois)

Pendant le siège de Paris, la Bibliothèque nationale ferme le 15 septembre 1870. Elle ne rouvre ses portes au public qu'en avril de l'année suivante.

pour mener des recherches, se sont mués en consultations par visioconférence. « Le confinement aura été l'occasion d'accélérer la mise en place de ce type de service à distance, que nous avons en tête depuis un moment », explique Françoise Simeray, cheffe du service d'Assistance à la recherche au sein du département de l'Oriental et de la recherche bibliographique. Autant de dispositifs nouveaux qui ont vocation à perdurer après le déconfinement.

Repenser l'accueil des publics

Le lien avec les publics s'est ainsi en partie recréé virtuellement, dans l'attente de la réouverture des salles de lecture, préparée dès le mois de mai. Articuler les exigences des préconisations sanitaires à la nature même de la Bibliothèque – lieu de liberté, d'accueil et de partage – a représenté un défi qui a mobilisé l'ensemble des services de l'établissement. Du circuit des documents au parcours du lecteur, des modalités d'accueil aux multiples services qui sont offerts sur place – c'est une grande partie des activités de la BnF qu'il a fallu repenser dans leurs moindres détails, avec une batterie de mesures mises en œuvre au mois de juillet pour assurer la sécurité des publics et des agents.

Depuis, lecteurs et lectrices ont progressivement réinvesti les salles de lecture en se pliant de bonne grâce aux nouvelles consignes qui leur ont été imposées. Dans les semaines qui ont suivi la réouverture, le plaisir et le soulagement de retrouver la Bibliothèque, d'en parcourir à nouveau les allées et les rayonnages, se lisaient sur les visages, même masqués.

Mélanie Leroy-Terquem

Délégation à la Communication

À droite :
Juin 2020 : l'équipe du dépôt légal des périodiques de la BnF traite les journaux, magazines et revues arrivés en masse pendant les semaines qui ont suivi le déconfinement.

“préserver un lien interrompu brutalement par le confinement”

Sophie Guérinot, cheffe du service Conservation et communication à la bibliothèque de l'Arsenal

« Les rendez-vous “La BnF dans mon salon” sur Facebook ont permis de préserver un lien interrompu brutalement par le confinement – ce lien que nous entretenons au quotidien avec les collections et les publics de la Bibliothèque. J'y ai présenté le cabinet des Femmes fortes, qui fait partie de l'appartement de la maréchale de La Meilleraye, que l'on peut visiter à la bibliothèque de l'Arsenal. Le cabinet doit son nom à son décor représentant douze héroïnes. Grâce au live, j'ai pu, depuis mon salon, me réinscrire dans une démarche d'accueil des publics. J'ai offert une visite virtuelle et enrichie d'un lieu qui m'est cher, en le mettant en regard avec des documents issus de nos collections – ce qui n'est pas possible quand on y reçoit en personne les visiteurs ! »



“des endroits où je n'étais jamais entrée en près de 30 ans”

Oxana, participante aux ateliers d'écriture et de conversation en français langue étrangère

« Je viens de Moldavie, je suis arrivée en France il y a un an pour apprendre le français pendant mon congé sabbatique. C'est le prof qui me donnait des cours particuliers qui m'a conseillé de venir aux ateliers de conversation “Français langue étrangère” de la BnF, pour que j'arrive à parler en public. C'est comme ça que suis venue cet hiver, deux fois par semaine, à la Bibliothèque. J'en ai profité pour visiter l'exposition *Tolkien* (je suis une grande fan !). Pendant le confinement, j'ai continué à travailler comme vendeuse dans une boulangerie, mais les cours de français m'ont beaucoup manqué : j'ai hâte que la Bibliothèque rouvre et que les ateliers reprennent ! »

Corinne Le Bitouzé, adjointe à la directrice du département des Estampes et de la photographie

« J'ai participé aux rondes organisées sur le site Richelieu, en binôme avec Isabelle Le Masne, directrice du département des Manuscrits. Nous suivions un trajet fixé à l'avance qui nous permettait de passer par tous les magasins du site, les salles de lecture et les espaces d'exposition, sur un peu plus de quatre kilomètres – ce qui nous prenait deux bonnes heures. D'ordinaire, un conservateur n'entre jamais dans un magasin qui ne dépend pas de son département ! Ces rondes m'ont fait découvrir des endroits où je n'étais jamais entrée en près de 30 ans, mais aussi des odeurs nouvelles. Les magasins où sont conservés les manuscrits sentent le cuir et le papier ancien – et c'est une odeur très différente de celle des magasins où sont conservées les estampes. »

Pascal Quignard, *fragments d'une écriture* | Du 30 septembre au 29 novembre 2020

BnF | François-Mitterrand | Commissariat : Olivier Wagner, département des Manuscrits, BnF

En partenariat avec Les Inrockuptibles, Babelio et Le Figaro

Autour de l'exposition : voir agenda p. 5 et 12

Pascal Quignard, fragments d'une écriture

En 2018, Pascal Quignard a fait don à la BnF d'un riche ensemble de correspondances, photographies, manuscrits et éditions rares. Ce fonds constitue pour la Bibliothèque l'une des entrées patrimoniales remarquables de cette dernière décennie. Mis en valeur à travers l'exposition d'une centaine de pièces, il permet de revenir sur les moments marquants de la carrière de l'auteur de *Tous les matins du monde*.

Né en 1948 à Verneuil-sur-Avre, Pascal Quignard passe ses jeunes années au Havre parmi les ruines d'une ville ravagée par la guerre, où son père exerce les fonctions de professeur de lettres classiques au lycée. Étudiant en philosophie à l'université de Nanterre pendant les événements de mai 1968, le tout jeune auteur d'un essai sur Sacher-Masoch est aussitôt publié par Louis-René des Forêts, qui en avait admiré les qualités. À la demande de Paul Celan, Quignard traduit ensuite la dernière des tragédies grecques antiques, *Alexandra* de Lycophron – travail dont le carnet manuscrit est présenté au sein de l'exposition de la BnF.

Auteur d'une œuvre romanesque abondante au cours des années 1970 et 1980, Pascal Quignard est réellement découvert par le grand public à la publication de son récit *Tous les matins du monde* et via son adaptation quelques mois plus tard au cinéma par Alain Corneau. L'évocation du regret insurmontable d'un musicien, Jean de Sainte-Colombe, incarné par Jean-Pierre Marielle, donne l'occasion au public français de découvrir l'expressivité bouleversante de la musique baroque. Ce court récit fait également la démonstration du talent d'un

auteur qui excelle à décrire la complexité des sensibilités humaines. Grâce à un prêt exceptionnel de Pascal Quignard, le manuscrit autographe du texte trouve place dans l'exposition qui lui est dédiée.

Après avoir fait le choix d'abandonner toute responsabilité éditoriale, Pascal Quignard s'est installé à Sens sur les bords de l'Yonne et se consacre depuis 1994 entièrement à l'écriture. Le

premier volume de son cycle *Dernier royaume, Les Ombres errantes*, obtient le prix Goncourt en 2002. Brouillant les frontières entre les genres littéraires, l'auteur accumule dans ses publications des fragments d'essais, de narrations. Selon son habitude, Pascal Quignard a brûlé l'essentiel de ses manuscrits une fois l'œuvre publiée. Demeurent souvent des feuillets épars, enluminés par l'auteur, qui ne les considère plus que comme des brouillons. L'écrivain savant se fait alors voyant et laisse son pinceau s'engager dans de puissantes allégories.

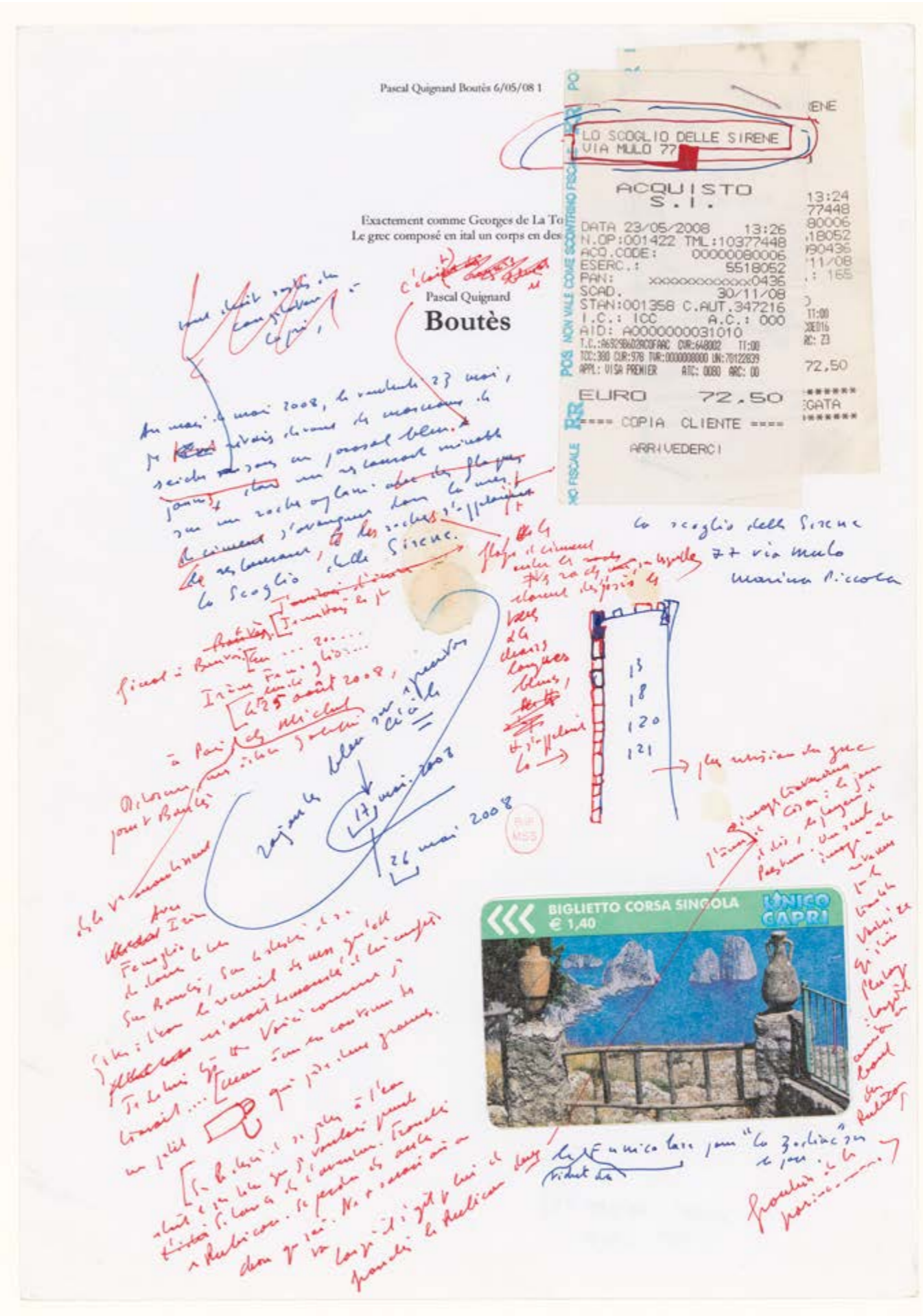
Un manuscrit, celui de *Boutès*, a cependant été épargné, à l'incitation bienveillante de l'universitaire Irène Fenoglio. Témoignage unique du procédé d'écriture de l'auteur, il constitue le cœur de l'hommage rendu à cet explorateur infatigable de ce que l'expérience humaine a de plus fondamental. Ainsi, une écriture en fragments vient dialoguer avec les fragments des manuscrits subsistants, pour éclairer les grands moments d'une carrière littéraire exceptionnelle. ©

Olivier Wagner
Département des Manuscrits



Pascal Quignard,
Paris, août 1987
Photographie Despatin &
Gobeli

Ci-contre
Pascal Quignard,
Boutès, 2008
BnF, Manuscrits



Pour l'amour du livre : la Société des bibliophiles français, 1820-2020

Du 6 octobre au 6 décembre 2020 BnF | Arsenal

Commissariat : Claire Lesage et Fabienne Queyroux, bibliothèque de l'Arsenal, BnF

Autour de l'exposition : voir agenda p. 5 et 12

Dans les petits papiers des bibliophiles français

La bibliothèque de l'Arsenal accueille une exposition consacrée à la Société des bibliophiles français, qui célèbre son bicentenaire. Documents d'archives, mais aussi éditions rares et trésors issus de collections publiques et privées permettent de retracer le rôle qu'a joué la Société dans l'histoire de la bibliophilie française.

Après la Révolution, le bouleversement du monde des collectionneurs de l'Ancien Régime provoque un afflux sans précédent de richesses bibliophiliques sur le marché. Un âge d'or s'ouvre alors pour la communauté des amateurs de livres rares, qui s'élargit, guidée par des publications bibliographiques telles que le *Manuel du libraire et de l'amateur de livres* de Jacques-Charles Brunet (1810). C'est dans ce contexte favorable que se crée en 1820 la Société des bibliophiles français. Sur le modèle du club à l'anglaise, à l'instar du Roxburgh Club, fondé en 1812, elle rassemble des amateurs de livres et des possesseurs de bibliothèque, pour créer une sociabilité et faire connaître des ouvrages inédits ou rares. Originalité qui mérite d'être soulignée, elle admet d'emblée des

femmes en ses rangs. En revanche, les libraires en sont rigoureusement exclus et toute discussion politique est bannie des séances. Initialement composée de huit fondateurs, la société compte quelques années plus tard 24 membres – ou plutôt fauteuils, numérotés comme dans une académie – pour atteindre peu à peu un effectif de 40.

Le projet initial de la Société des bibliophiles français n'a guère varié depuis deux siècles et s'exprime dans l'article I de ses statuts : « Entretenir et propager le goût des livres, pour publier ou reproduire des ouvrages inédits ou rares, mais surtout pouvant intéresser l'histoire, la littérature ou la langue française, et pour perpétuer dans ses publications les traditions de l'ancienne imprimerie française. » Son activité éditoriale, largement consacrée

à la réalisation de splendides fac-similés, allie donc la recherche de la perfection formelle aux exigences de l'érudition.

L'exposition du bicentenaire, organisée à la bibliothèque de l'Arsenal dans la série des expositions consacrées à la bibliophilie, révèle au public l'histoire et le présent de la société. Pour la première fois elle dévoile ses archives, qui permettent d'évoquer les figures des grands collectionneurs qui l'ont animée : Walckenaer, Pixérécourt, Morel de Vindé, Charles Nodier, le baron Pichon, Mérimée, le duc d'Aumale, Alexandre de Laborde... Ses publications les plus marquantes sont rapprochées de leurs sources – éditions rarissimes, manuscrits précieux, textes inédits. Surtout, ses membres actuels ont accepté d'ouvrir leurs collections, prêtant ainsi la diversité de leurs goûts, de leurs recherches et de leurs choix, dans une tradition toujours vivante et sans cesse renouvelée. ○

Claire Lesage et Fabienne Queyroux
Bibliothèque de l'Arsenal

« Dominus illuminatio mea. » Les vingt « rondeaux » dessinés de Godefroy le Batave dédiés au roi François I^{er}, précédés d'une introduction par le comte Paul Durrieu
Publication en fac-similé, Paris, F. Lefrançois, 1922.
Bibliothèque de l'Arsenal, Archives de la SBfr



Catalogue
La Société des bibliophiles français, 1820-2020
Sous la direction de Fabienne Queyroux et Claire Lesage
BnF Éditions
96 pages
40 illustrations, 30 €



À l'affiche ! | Du 22 septembre 2020 au 21 février 2021 BnF | François-Mitterrand

Commissariat : Morgane Spinec, département des Arts du spectacle

Autour de l'exposition : voir agenda p. 4 et 13

À la croisée de la publicité et de l'art, plus d'une centaine d'affiches des départements des Arts du spectacle ainsi que des Estampes et de la photographie sont reproduites dans l'allée Julien Cain. Depuis la naissance de la technique, avec la publicité du Cinématographe Lumière par Marcellin Auzolle, jusqu'à des affiches de la dernière décennie, en passant par les œuvres de graphistes reconnus comme Léo Kupper ou René Ferracci, l'exposition propose une vue panoramique de plus d'un siècle de cinéma.



Metropolis, affiche de Boris Bilinsky, 1927

La sortie du film de Fritz Lang en France est accompagnée par une campagne promotionnelle autour de six versions d'affiches confiées à Boris Bilinsky – dont l'une, reproduite ici, reprend en partie le design de l'affiche allemande signé Heinz Schulz-Neudamm. Cette dernière n'existe plus qu'en quelques exemplaires : l'un d'entre eux a été vendu aux enchères en décembre 2012 pour 1,2 million de dollars.

Les Parapluies de Cherbourg, affiche de Chica, 1964

Chica, né Marcel Chikhanovitch, est l'un des affichistes majeurs du cinéma français des années 1960 et surtout de la Nouvelle Vague. Parmi ses créations, l'affiche d'*Une femme est une femme* (1961), d'*Un cœur gros comme ça* (1961), d'*Une femme douce* (1969) ou des *Parapluies de Cherbourg* (1964).



Livre-poster
À l'affiche !
Films cultes
Par Morgane Spinec
BnF Éditions
48 pages
22 planches détachables
19,90 €

À l'affiche !



Koudelka, ruines

L'exposition met en lumière un aspect peu connu de l'œuvre du grand photographe Josef Koudelka : un ensemble de vues panoramiques en noir et blanc montrant les ruines de la Méditerranée grecque et romaine. Un regard aigu sur les traces du temps, le chaos et la destruction mais aussi un manifeste sur la beauté du monde.

En haut
Jordanie, Amman,
2012
Josef Koudelka/Magnum
Photos

Au milieu
Grèce, Athènes, 1994
Josef Koudelka/Magnum
Photos

En bas
Grèce, Delphes, 1991
Josef Koudelka/Magnum
Photos

Josef Koudelka. Ruines | Du 15 septembre au 16 décembre 2020

BnF | François-Mitterrand

Commissariat : **Héloïse Conésa**, département des Estampes et de la photographie, BnF, **Bernard Latarjet**, administrateur culturel

En collaboration avec l'agence **Magnum Photos**

Avec le soutien de la **Fondation Louis Roederer**, Grand Mécène de la Culture

En partenariat avec **Picto Foundation** et **Ilford Lumière**

En partenariat média avec **Arte**, **La Croix**, **Les Inrockuptibles**,

Beaux Arts Magazine, **France Info**

Autour de l'exposition : voir agenda p. 4, 12 et 13

Ulysse face aux ruines

Pendant près de trente ans, Josef Koudelka a sillonné les sites archéologiques du pourtour méditerranéen, dont il a tiré des centaines de photographies panoramiques en noir et blanc. Près de 170 tirages issus de cette même série ont fait l'objet d'un don de la part du photographe au département des Estampes et de la photographie de la BnF. L'exposition présente 110 tirages exceptionnels de cet ensemble, mettant ainsi à l'honneur l'un des derniers grands maîtres de la photographie moderne.

Pour beaucoup, le nom de Josef Koudelka reste inéluctablement lié à ses clichés emblématiques de l'invasion de Prague par les troupes soviétiques en 1968, publiés de façon anonyme par peur des représailles. Après avoir quitté la Tchécoslovaquie en 1970, longtemps apatride, Josef Koudelka a construit au fil de ses sujets photographiques son mythe du photographe aux semelles de vent soucieux de rendre compte de la perte des références culturelles d'une communauté (*Gitans, Exils*). Il trouve en France une terre d'accueil et des amis : Henri Cartier-Bresson, qui le fait entrer dans la grande famille des photographes de Magnum, Robert Delpire, qui publie le premier ses

séries, Xavier Barral, qui prend le relais, et Bernard Latarjet, qui lui propose de participer à la mission photographique de la DATAR, grande traversée des paysages de la France des années 1980.

C'est à la faveur de cette mission puis d'autres qui suivront – Transmanche, Conservatoire du littoral... – que Josef Koudelka va systématiser le choix du format panoramique, qu'il avait déjà expérimenté à ses débuts, et en faire sa signature pour les photographies de paysage.

À partir de 1991, il s'intéresse aux paysages en ruine, qui deviennent un de ses sujets de prédilection. De la ruine antique à la ruine de guerre à Beyrouth,

en passant par les vestiges de l'Empire soviétique dans les Balkans qu'il photographie alors qu'il est invité sur le tournage du film d'Angelopoulos *Le Regard d'Ulysse*, l'idée du désordre du monde l'habite, comme le montre son ensemble de panoramiques publié sous le titre *Chaos*. Constatant une rupture de l'homme avec son contexte civilisationnel, il se tourne vers les lieux de la Méditerranée, substrats d'une culture européenne. Pendant trente ans, il traverse 21 pays et photographie près de 200 sites archéologiques selon un protocole invariable. Du printemps jusqu'à l'hiver, il voyage dans ces lieux et capture colonnes tombées à terre ou toujours dressées, ombres franches qui découpent la géométrie des ruines et marbres éblouissants de soleil... L'hiver, il tire ses planches-contacts, les analyse, les sélectionne méthodiquement pour livrer selon ses termes son « maximum », ses meilleures images, les plus intenses, celles qui résisteront à l'air du temps pour entrer dans le temps de l'art.



Catalogue
Josef Koudelka. Ruines
Textes d'Alain Schnapp,
Héloïse Conésa,
Bernard Latarjet
Coédition BnF Éditions/
Éditions Xavier Barral
368 pages
170 photographies
55 €

Ci-dessus
Josef Koudelka, Paris, France, 2015
Antoine d'Agata
Magnum Photos



Le partage d'une expérience intime

L'exposition de la BnF témoigne de ce travail titanesque et révèle, outre sa maestria de photographe de paysages, la singularité de Josef Koudelka, qui consiste à ne proposer ni un paysage d'histoire ni une histoire du paysage mais un partage de son expérience intime du lieu. Dans la mission de la DATAR, tout comme dans ses panoramiques de l'Europe du Nord ou de l'Est ou encore du mur entre Israël et la Palestine, Koudelka montrait l'éclatement de l'ordre millénaire des paysages au profit de territoires industrialisés, découpés, meurtris, banalisés, de lieux devenus les signes d'un nulle part ou d'une impasse. Avec *Ruines*, ses pérégrinations odysseennes l'ont conduit à sonder ce qui dans le fragment résiste comme signe d'une totalité disparue. Dans une scénographie qui rappelle le parcours de visite d'un site archéologique, les panoramiques verticaux et horizontaux de l'exposition se répondent avec une force mémorielle qui semble renvoyer à la phrase de Prosper Mérimée : « Plus solide que les monuments, la photographie. »

En refusant d'investir les codes traditionnellement attachés

aux panoramiques – la visée englobante qui place l'homme au centre, le regard parfaitement aligné sur l'horizon –, en renonçant au réconfort sublime de la ruine romantique, Josef Koudelka opte pour des vues basculées, complexes, où s'architecture néanmoins un désordre des ruines. Son regard était l'ensemble et construit ce qui reste à dire de la beauté du monde. Fragile et pourtant toujours là, trace pérenne et métaphore du temps qui passe, la ruine condense tous les contraires. Servie par un noir et blanc contrasté, elle devient le motif photographique par excellence, celui d'un émerveillement inquiet face à un paysage à la fois tourmenté et à la beauté sereine, d'où l'homme est absent mais présent partout, en creux.

À cet égard, les paysages panoramiques de *Ruines* révèlent comme nulle autre série de Koudelka la dualité de son regard, solaire et grave, aérien et minéral, lyrique et implacable, tout à son sujet en ce qu'il semble faire sien cette phrase d'Albert Camus face aux ruines de Tipasa : « Il fallait retourner au combat avec cette lumière conquise. »

Héloïse Conésa Département des Estampes et de la photographie

En haut
Libye, Apollonie de Cyrène, 2007
Josef Koudelka/Magnum Photos

En bas
Turquie, Myre, 2013
Josef Koudelka/Magnum Photos

Un photographe ermite et vagabond

Ami de Josef Koudelka depuis plus de trente ans, Bernard Latarjet a accompagné l'artiste sur de multiples projets, depuis la mission photographique de la DATAR, créée en 1984, jusqu'à celle de Transmanche, entre autres. Il est co-commissaire de l'exposition.

Chroniques : Quel a été votre premier contact avec le travail de Josef Koudelka, et comment pourriez-vous définir l'homme et son œuvre ?

Bernard Latarjet : J'ai rencontré l'œuvre de Koudelka à travers *Gitans* et Robert Delpire, son éditeur en France et son ami. Ces portraits d'un peuple m'avaient fait songer d'emblée au paysage. Le sens du cadre, de la composition, des perspectives et des lumières, cette science de la représentation plastique de l'espace me conduisaient à imaginer en Koudelka le paysagiste que je rencontrerais plus tard. Peu à peu, j'ai connu l'homme : comme ses *Gitans*, sans feu ni lieu, comme eux ermite et vagabond. Mais ce qui m'a le plus profondément marqué chez lui est sa liberté exemplaire dans son intransigeance – liberté à l'égard des autres, des pouvoirs, de tous les biens du monde ; liberté comme éthique et comme condition de l'œuvre à faire.

Comment, selon vous, son usage du panoramique a-t-il contribué à renouveler notre vision du paysage ?

B. L. : Lorsque, avec François Hers, nous avons créé la mission photographique de la DATAR, nous ne cherchions pas l'enregistrement visuel – prétendument objectif – d'une réalité des territoires de la France, mais la représentation d'une expérience artistique de ces paysages.

Nous avons proposé à Josef un travail panoramique – qu'il a d'abord refusé –, car nous pensions que Koudelka détournerait le panorama pour « produire » un paysage subjectif singulier, non « documentaire », alternant lointains et gros plans, ensembles et détails, verticales et horizontales, jeux d'ombres et de formes dans une révélation porteuse de regards inédits. En ce sens, on peut dire que dans son travail le traitement panoramique « fabrique » du paysage bien plus qu'il ne l'analyse.

La série *Ruines* convoque les vestiges antiques, mais elle nous parle aussi de notre présent et d'une culture commune dont la Méditerranée serait le berceau. Comment envisagez-vous cette résurgence, voire cette part prophétique, que semble porter l'œuvre de Koudelka à

l'heure où sourdent des conflits dans cette région du monde ?

B. L. : La mission de la DATAR a été le début de trente-quatre années de projets de photographies panoramiques de territoires divers. Ils avaient en commun de marquer l'activité des hommes dans leur fin, leur abandon ou leur fureur destructrice. Des industries du « triangle noir » d'Europe centrale aux traces de la guerre civile à Beyrouth, cette œuvre nouvelle de Koudelka mettait en lumière la présence de ce qui a été et qui meurt.

En 2010, Josef et moi nous sommes retrouvés à Marseille pour préparer une première présentation du travail en cours, qu'il consacrait désormais aux grands sites ruinés de l'Antiquité gréco-romaine.

Auparavant, dès le début des années 1990, j'avais été frappé par l'engagement de cet Européen d'un pays sans mer, dans un interminable périple qui symbolisait à mes yeux ce que nous cherchions à mettre en lumière dans le programme de la future capitale européenne de la culture intitulé « D'Europe et de Méditerranée ». Ces tableaux de ruines m'apparaissent comme l'allégorie d'une actualité dont son art restitue le sens dans notre présent : ici, sur les bords de la « mer commune », la naissance de l'Europe, de ses valeurs fondatrices, et l'actualité des risques de leur disparition. Cette Europe des ruines, c'est celle d'Athènes, de Rome et de Jérusalem, où l'esprit fait dialoguer la raison et la foi, la liberté et la loi, celle dont selon l'anthropologue Jacques Berque « nous portons en nous les décombres amoncelés et l'inlassable espérance ». Transfigurer les décombres en espérance, en dépit de tout : tel est le rêve que nourrissent en moi ces images. ◉

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Délégation à la Communication

À gauche
Libye, Leptis Magna,
2009
Josef Koudelka/Magnum
Photos

À droite
Italie, Ostie antique,
2000
Josef Koudelka/Magnum
Photos



expo- sitions

Andréa Holzherr, responsable des expositions à l'agence Magnum Photos, revient sur les conditions dans lesquelles ont été réalisés les tirages présentés dans l'exposition.

Chroniques : Quel a été le rôle de l'agence Magnum dans le titanique projet de Josef Koudelka ?

Andréa Holzherr : La propriété de l'agence de presse Magnum Photos est détenue par les photographes qui la composent. Elle est donc organisée pour répondre à leurs besoins, et chacun d'eux peut faire appel à l'agence pour être accompagné dans son projet. Pour *Ruines*, Josef a pendant des décennies organisé ses voyages soit indépendamment, soit avec l'aide de Magnum, qui trouvait parfois des partenaires dans certains pays qu'il voulait visiter.

À chaque retour de voyage, Josef vient voir Enrico Mochi, notre Digital Manager. Avant 2012, il revenait avec du matériel analogique, c'est-à-dire des bobines de films à développer et des planches-contacts à tirer. Aujourd'hui, Enrico gère surtout les fichiers numériques, à numérotter, à archiver et à stocker, pour faire les tirages de lecture qui serviront à l'élaboration du choix des photographies, étape cruciale pour la définition de la forme que prendra le projet. En somme, Enrico fournit à Josef tout le matériel qui lui permet de faire son éditing et, *in fine*, de définir la forme de son projet.

Pour l'exposition proprement dite, Clarisse Bourgeois, notre Production Manager, fait le lien entre Josef et le laboratoire Picto, qui réalise les scans et les tirages. Elle est en quelque sorte la « traductrice » entre le photographe et le tireur, Christophe Batifoulier, pour qu'ensemble ils trouvent le bon équilibre des plans et des gris, afin d'obtenir le tirage qui convienne à Josef.

En fond de toile, ma collègue Marion Schneider et moi-même veillons à la bonne coordination des différentes étapes du planning entre l'institution, ici la BnF (producteur de l'exposition), les intervenants extérieurs travaillant sur les tirages et Josef. C'est un travail d'équipe qui demande des savoir-faire divers et précis et implique la plupart de nos collègues chez Magnum.

Le travail de Josef Koudelka sur les vestiges antiques du bassin méditerranéen a déjà fait l'objet d'autres expositions – en 2013 à Marseille, en 2014 à Ljubljana, en 2018 à Jumièges. En quoi ces manifestations se distinguent-elles de ce qui a été proposé par l'artiste pour l'exposition de la BnF ?

A. H. : En 2013, à la Vieille Charité de Marseille, Josef Koudelka expose pour la première fois une série sur les sites archéologiques autour de la Méditerranée, intitulée *Vestiges*, alors que ses voyages sont encore en cours. À l'époque, l'exposition comptait moitié moins d'œuvres que la présentation à la BnF. Les étapes suivantes ont permis à Josef de roder son projet, de faire des essais et des améliorations, voire de nouvelles productions. Pour Josef Koudelka, le travail n'est jamais terminé. Il y a toujours la possibilité de le perfectionner. Le résultat de ce cheminement est l'accrochage à la BnF, qui lui permet de se rapprocher de la monumentalité de son sujet par cette présentation. Pour lui, l'exposition est l'aboutissement de ce voyage entrepris il y a presque trente ans. ○

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Délégation à la Communication



À gauche
Grèce, Mycènes, 2003
Josef Koudelka/Magnum
Photos

En haut
Grèce, Éleusis, 2003
Josef Koudelka/Magnum
Photos

Au milieu
Turquie, Aizanoi
(Çavdarhisar), 2011
Josef Koudelka/Magnum
Photos

En bas
Turquie, Thugga
(Dougga), 2011
Josef Koudelka/Magnum
Photos



La bibliothèque Jacques-Doucet est partie prenante de cette exposition et a prêté un grand nombre de pièces. Comment s'est construit ce partenariat ?

Isabelle Diu : Cette bibliothèque, aujourd'hui universitaire et de recherche, abrite de très importantes collections surréalistes. Elle est issue de la collection de Jacques Doucet, l'un des premiers grands couturiers français. Lorsqu'il rencontre André Breton, Doucet est fasciné. Il recrute Breton, puis Aragon, comme conseillers littéraires et artistiques et bibliothécaires. André Breton lui recommande des acquisitions plastiques fondamentales, comme *Les Demoiselles d'Avignon* de Picasso. Ce sont ensuite les œuvres surréalistes en train de s'écrire qui entrent à la bibliothèque. Jacques Doucet a aidé certains auteurs surréalistes à vivre et a aussi soutenu leurs productions en leur commandant des textes.

Le surréalisme a surtout été incarné par des hommes ; qu'en est-il de la place des femmes dans ce mouvement ?

I. D. : Les femmes sont présentes comme des muses, des inspiratrices davantage que comme des actrices. On peut penser à Gala, première épouse d'Éluard, qui lui inspire *Capitale de la douleur*, et plus tard à Nusch, ou encore à Simone Kahn-Breton, qui participe entre autres aux séances de rêves éveillés, mais dont la place n'a pas été suffisamment reconnue.

Que reste-t-il du surréalisme aujourd'hui ?

O. W. : Le surréalisme a eu une importance capitale dans l'histoire de la littérature. Mais si l'esthétique surréaliste est bien ancrée dans les esprits, c'est moins vrai avec la littérature, dont le pouvoir d'étrangeté reste intact.

B. S. : Si cette exposition peut rappeler à la fois le contexte tragique de maturation de ces œuvres et restituer leur puissance poétique, nous aurons gagné notre pari! ☺

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki
Délégation à la Communication

À gauche
André Breton au festival Dada à la maison de l'Œuvre portant la cible dessinée par Picabia, 27 mars 1920
BnF, Manuscrits

À droite
Léona Delcourt (dite Nadja), *Un regard d'or de Nadja*
Dessin et découpage, 1926
Paris, Centre Pompidou - MNAM

L'œil d'un cyclone

La BnF et la bibliothèque littéraire Jacques Doucet se sont associées pour la première fois dans une exposition qu'elles ont su rendre ludique et émouvante à la fois.

Car s'il y a eu *invention du surréalisme* il y a un siècle (*invention* au sens archéologique : découverte précieuse), ce fut dans la griserie intellectuelle de très jeunes poètes, s'élevant de l'angoisse même d'une guerre qui s'éternisait.

Pourtant les avant-gardes européennes avaient déjà surgi avant même les années 1910 pour questionner la représentation du « réel » et en bousculer les conventions. Tout un pan de l'art procède de ces années : le Cubisme, l'esprit du Bauhaus. Quel cyclone ! Pablo Picasso, Georges Braque...

Mais aussi Marcel Duchamp... Car ce qui surgit avec lui pendant la guerre, puis ailleurs, de Zurich à Cologne ou Barcelone, ce sont des mouvements poétiques et artistiques aux objectifs plus disparates, plus radicaux ou encore plus ambitieux. De *Changer la vue* on passe à *Changer la vie*. Une saison éblouissante marque Paris en pleine guerre, dès 1917 (le ballet *Parade*, qui associe Picasso, Erik Satie et Jean Cocteau ; la représentation des *Mamelles de Tirésias*, de Guillaume Apollinaire). Vers ce dernier se sont tournés de fervents agitateurs de la pensée, qui veulent tout embrasser. Nous sommes dans l'œil du cyclone.

Voici donc quatre jeunes hommes dont l'énergie poétique est intense – Louis Aragon, André Breton, Philippe Soupault, puis Paul Éluard –, qui attirent à Paris l'Allemand Max Ernst, le Roumain Tristan Tzara... et bien d'autres.

Le xx^e siècle tout entier – qui est derrière nous – a élaboré la chronique de ces mouvements browniens, en a détaillé les luttes intestines, et ces premiers (valeur) chroniqueurs y ont introduit leurs propres goûts, leurs choix, leurs passions. Or l'Histoire n'est pas la chronique, elle demande du temps pour se déposer. Parfois perdue dans cette forêt d'indices, une nouvelle génération de conservateurs se devait de venir en proposer, en ce xxi^e siècle, sa propre lecture, et en afficher quelques fleurons. Ce n'est donc pas un hasard si cette nouvelle génération qui a réuni les pièces ici présentées en a tout de suite trouvé le timbre et le ton.

À l'unisson de la jeunesse des « inventeurs », ils ont été aidés



par la chance qui protège les audacieux, puisque leurs deux institutions ont pu saisir l'occasion d'acquiescer des pièces uniques : le manuscrit de *Nadja*, que l'on croyait perdu, accompagné de ses annexes totalement inconnues, en forme assurément la part la plus riche et la plus touchante.

Ce qu'ils ont donc trouvé et qu'ils nous montrent, c'est la jeunesse et le désordre : comme s'il avait fallu ces jeux, ces contradictions, le disparate de personnalités qui fugitivement se reconnaissent, se saluent passionnément – et se déchirent –, pour que tous recommencent à vivre et fassent exploser, dans les années 1920, leur goût d'inventer.

Où l'on découvre comment le xx^e siècle a fait fusionner invention scientifique, renouvellement de l'art des formes, et invention de la pensée psychanalytique pour réinventer la langue poétique. ☺

Jacqueline Chénieux-Gendron
Directrice de recherche au CNRS
Conseillère scientifique pour l'exposition

Noir & Blanc : une esthétique de la photographie. Collection de la Bibliothèque nationale de France

Du 12 novembre 2020 au 4 janvier 2021 | Grand Palais

Exposition organisée par la Réunion des musées nationaux-Grand Palais et la BnF

Commissariat : Sylvie Aubenas, Héloïse Conésá, Flora Triebel, Dominique Versavel, département

des Estampes et de la photographie, BnF

Autour de l'exposition : voir agenda p. 6, 13 et 15

Noir & Blanc

une esthétique de la photographie

Du 12 novembre 2020 au 4 janvier 2021, le département des Estampes et de la photographie présente une exposition de photographie au Grand Palais. Une traversée, dans les collections de la Bibliothèque, qui choisit l'axe de la création en noir et blanc.



Catalogue
Noir & Blanc
Une esthétique de la photographie
Collection de la Bibliothèque nationale de France
Coédition BnF Éditions/RMN-GP
256 pages
220 illustrations, 45 €

Cl-contre
Alexandre
Rodtchenko, *Jeune fille au Leica*
Tirage de Nicolas
Lavrentiev, vers 1950
BnF, Estampes et
photographie

Dès l'origine de la photographie, reproduire les couleurs naturelles a été l'aspiration des inventeurs. L'apparition de l'autochrome puis la généralisation des procédés couleur au XX^e siècle n'ont pourtant pas mis fin à la pratique du noir et blanc. De choix par défaut, la photographie monochrome devient un parti pris artistique : de nombreux photographes jusqu'à aujourd'hui en expérimentent les possibilités graphiques, voire en font un sujet en soi.

Ces œuvres ont toujours été défendues par les conservateurs de la Bibliothèque nationale de France, qui encouragent, publient et exposent Diane Arbus, Rossella Bellusci, Henri Cartier-Bresson, Martine Franck, Mario Giacomelli, Eikō Hosoe, André Kertész ou William Klein, tous ceux qui privilégient le noir et blanc comme mode d'expression. Cette vision prolonge et soutient l'esthétique et les contrastes de la gravure, du manuscrit et de l'imprimé sur le blanc du papier.

Les commissaires ont choisi d'aborder le noir et blanc sous l'angle formel et esthétique, confrontant les périodes, les courants, les styles, les usages et provoquant des rapproche-

ments entre les œuvres variées de 200 photographes de plus de 30 nationalités différentes.

Après un prologue qui situe les origines historiques du noir et blanc dans un XIX^e siècle où il est une monochromie parmi d'autres (bleu, orangé, brun...), trois sections déclinent de grands modes d'écriture en noir et blanc exploités aux XX^e et XXI^e siècles : effets de contraste, jeux d'ombre et de lumière et rendus de matière dans la palette des noirs, des blancs et des gris. Le parcours se termine sur un paradoxe visuel : un ensemble d'œuvres contemporaines représentant des sujets noir et blanc au moyen de procédés couleur.

Une attention spéciale est accordée à la matérialité des tirages, notamment argentiques. La qualité des épreuves, la variété des papiers et des techniques sont au cœur de l'exposition. Une place est faite à l'impression en photogravure dans les livres et les revues, autre trait caractéristique d'une collection d'images conçue au sein d'une bibliothèque nationale. ©

Sylvie Aubenas et Dominique Versavel

Département des Estampes et de la photographie





Peintre de Dolon, cratère en calice « Ulysse invoquant les mânes de Tirésias et jugement de Pâris » Italie, vers 390 avant J.-C. BnF, Monnaies, médailles et antiques

Musée d'Histoire de Marseille
Du 15 juillet 2020 au 3 janvier 2021
Commissariat : Louise Detrez, BnF

Terre!

Escales mythiques en Méditerranée. Trésors de la BnF et collections marseillaises

Réalisée par la BnF en collaboration avec le musée d'Histoire de Marseille, l'exposition bénéficie, à la faveur de la fermeture temporaire du musée de la BnF pour rénovation, de prêts à la fois exceptionnellement nombreux et de tout premier ordre, essentiellement issus du département des Monnaies, médailles et Antiques. Avec Marseille pour point de départ et d'arrivée, elle propose au visiteur d'embarquer pour un voyage de vase en vase dans le bassin méditerranéen réel et légendaire des anciens Grecs. Vecteurs de la culture grecque en Occident importés par la phocéenne Massalia puis biens culturels prisés des érudits provençaux, les vases grecs occupent aujourd'hui encore une place à part dans le patrimoine marseillais. Quant à la Bibliothèque nationale, à l'ancienneté de sa collection de vases, héritière du cabinet royal, répond son intérêt historique et artistique majeur, dont l'exposition voudrait rendre compte. ☉

Palazzo Grassi, Venise
Henri Cartier-Bresson. Le Grand Jeu
Du 11 juillet 2020 au 21 mars 2021

Commissariat : Annie Leibovitz, photographe, Wim Wenders, cinéaste, Javier Cercas, écrivain, Sylvie Aubenas, conservatrice, et François Pinault, collectionneur

Coorganisée par le Palazzo Grassi et la BnF en collaboration avec la Fondation Cartier-Bresson, l'exposition met en perspective les regards de cinq commissaires sur les 385 photographies sélectionnées par le photographe lui-même en 1972 au sein de son œuvre pour constituer un ensemble de référence. L'exposition sera présentée à la BnF, site François-Mitterrand, à partir du 13 avril 2021. Plus d'information sur palazzograssi.it

Musée des Beaux-Arts de Tours
Raphaël et la gravure
Du 8 octobre 2020 au 11 janvier 2021

Commissariat : Gennaro Toscano et Caroline Vrand, BnF

Pour célébrer le cinquième centenaire de la mort de Raphaël (1483-1520), la BnF renouvelle son partenariat avec le musée des Beaux-Arts de Tours en présentant un choix de 14 estampes gravées d'après des compositions du peintre. Le département des Estampes et de la photographie de la BnF conserve une collection de référence dans ce domaine, peu connue du grand public.

Musée d'Orsay, Paris
Girault de Prangey, photographe
Du 3 novembre 2020 au 7 février 2021

Commissariat : Sylvie Aubenas, BnF et Thomas Galifot, musée d'Orsay

Joseph-Philibert Girault de Prangey (1804-1892) est surtout connu pour son utilisation pionnière du daguerréotype en lien avec un voyage d'études archéologiques dans le bassin méditerranéen de 1842 à 1844. L'exposition élargit le propos pour faire découvrir toute l'ampleur d'une œuvre qui se poursuit au delà des années 1870 au sein de sa villa orientaliste du plateau de Langres. Elle a été réalisée grâce au concours scientifique et aux prêts de la BnF.



Joseph Philibert Girault de Prangey, Athènes. 1842
Palmier près de l'église Saint-Théodore
BnF, Estampes et photographies

La Petite Bibliothèque parlante
Samedi 10 et dimanche 11 octobre 2020

BnF | François-Mitterrand

Lecture musicale de Wajdi Mouawad samedi 10 octobre
Programme complet sur bnf.fr | Voir agenda p. 25

Après l'annulation de son festival en raison du confinement, la BnF refait parler la Bibliothèque avec un programme de lectures et de performances en lien avec les expositions et les collections, samedi 10 et dimanche 11 octobre 2020. En ouverture, Wajdi Mouawad, accompagné par trois comédiens et un musicien, propose un texte inédit que lui a inspiré l'histoire d'un manuscrit ancien conservé à la BnF. Entretien.

Chroniques : Vous proposez une sorte de voyage dans le bassin méditerranéen à travers les langues et la poésie. Comment la thématique des ruines entre-t-elle pour vous en résonance avec les langues ?

Wajdi Mouawad : L'exil que j'ai vécu enfant m'a offert la découverte et l'apprentissage d'une langue nouvelle, une langue d'hospitalité pourrait-on dire. Mais ce même exil m'a nécessairement mené au déclin en moi, jusqu'à l'extinction, d'une langue plus ancienne, celle de ma mère. Une langue dont il ne reste aujourd'hui que des ruines. L'enfant qui perd sa langue maternelle ne sait pas qu'il la perd au moment où il la perd et, adulte, loin du rivage qui l'a vu naître, ne lui restera dans la bouche que le goût de cette langue perdue. Alors peut-être adulte ressent-on le besoin de repasser par l'expérience de la perte de sa langue pour l'observer consciemment. La comprendre. Se l'approprier. Après tout, l'écriture ne s'effacera pas.

Que peut l'artiste par rapport au temps et à l'Histoire ?

W. M. : Lorsque l'on me demande ce qui a généré en moi le désir d'écrire, je réponds depuis toujours : « l'écriture ». On n'écrit pas pour avoir souffert, on écrit car on a rencontré l'écriture, on écrit car on a lu. L'art appelle l'art. L'art est une arme transmise à l'artiste contre la bêtise. Il s'agit alors de confronter l'expérience du désenchantement et de la résistance que nous devons lui opposer, pour retrouver l'ébranlement

La Petite Bibliothèque parlante

qui nous rend solidaires. L'art agit à long terme. L'Histoire nous dévore, elle avale l'humanité mais une chose lui reste sur l'estomac : l'art. L'Histoire est obligée de vomir et après, il ne reste que ça : des œuvres d'art.

Quel est le sujet du texte que vous lirez ?

W. M. : Sans divulguer la teneur de cette lecture, on peut en dire la source : un manuscrit ancien, une bible du xv^e siècle qui a été copiée au Moyen Âge, arrivée ensuite dans les mains de Juifs d'Andalousie un an avant qu'ils n'en soient chassés, et qui a donc accompa-

gné un exode tout autour du bassin méditerranéen, jusqu'à rejoindre la Bibliothèque nationale. Ce livre, objet symbolique d'un voyage à travers les siècles, les cultures et les religions, entrera en dialogue avec d'autres écrits, anciens ou inédits, dans les langues qui embrassent cette région. Ce jeu de cache-cache entre les langues me renvoie certes à la perte, mais il invite au dépaysement, à la migration, à la fragilisation des acquis et certitudes ; nécessaires pour aller vers le différent, le Barbare, l'Autre. ☉

Propos recueillis par Sylvie Lisecki
Délégation à la Communication



Wajdi Mouawad photographié par Sarah Moon

Les Visiteurs du soir | Rencontre avec Zep | Jeudi 5 novembre 2020

BnF | François-Mitterrand

Voir agenda p. 17

Rencontre avec Zep

Dans le cadre du cycle des Visiteurs du soir organisé par le Centre national de la littérature pour la jeunesse, la BnF accueille l'auteur de *Titeuf*.

Né en Suisse en 1967, Philippe Chappuis dit Zep (en référence à Led Zeppelin) est devenu l'un des auteurs majeurs de la bande dessinée francobelge actuelle. Avec le personnage de Titeuf, créé en 1993 et devenu l'idole des cours de récréation pour une génération entière, Zep s'est imposé, d'abord, comme un auteur incontournable de la bande dessinée pour la jeunesse. Il y fait souffler un vent de liberté sans précédent, aborde des thèmes nouveaux (la sexualité, notamment) et ose un langage parlé au plus près des enfants.

Depuis son tout premier album, *Dieu, le sexe et les bretelles*, Titeuf est devenu un véritable phénomène éditorial : 16 albums, traduits en 25 langues et

vendus à des millions d'exemplaires, une série d'animation, plusieurs jeux vidéo, un film, une exposition tirée du *Guide du zizi sexuel*, écrit avec Hélène Bruller, et même un astéroïde nommé en 2005 en hommage au héros à la mèche !

Au sein du magazine *Tchô*, de 1998 à 2013, Zep a rassemblé une nouvelle génération d'auteurs : Tebo (pour qui il scénarise *Captain Biceps*), Julien Neel, Nob... Depuis la fin des années 2000, Zep s'adresse également à un public plus adulte, avec des réussites remarquées, publiées chez son éditeur historique Glénat (*What a Wonderful World*, album tiré du blog tenu pour le journal *Le Monde*), chez Delcourt (*Happy Sex, Happy Parents*) ou chez Rue de Sèvres, dans un style plus réaliste, où il démontre l'étendue de son talent graphique et ses dons de scénariste (*Une histoire d'hommes, The End*). ©

Marine Planche
Département Littérature et art



Dessin inédit de Zep



La bande dessinée en résidence

Depuis quelques années, avec le soutien de la fondation Simone et Cino Del Duca, la BnF accueille des auteurs et artistes contemporains en résidence. Après les résidences littéraires auxquelles ont notamment participé Gaëlle Obiégly, Thomas Clerc, Nathalie Kuperman, François-Henri Désérable, Alice Zeniter et Aurélien Bellanger, et les résidences numériques qui ont permis d'accueillir NSDOS puis Judith Guez, la Bibliothèque lance cette année une nouvelle résidence consacrée à la bande dessinée. Fanny Michaëlis (*Géante, Le Lait noir*) et Yomgui Dumont (*La Brigade des cauchemars, 109 rue des Soupirs*) sont les premiers dessinateurs à vivre cette expérience. Tout au long de l'automne, ils participent à la vie de la Bibliothèque en animant des ateliers ou conférences (voir ci-contre) ou encore en illustrant ce numéro de *Chroniques*, dont la couverture est signée par Fanny Michaëlis. ©

Événement | La fabrique à BD | Samedi 28 novembre 2020

BnF | François-Mitterrand | Voir agenda p. 26



Colloque | Droit(s) et bande dessinée | Vendredi 6 novembre 2020

BnF | François-Mitterrand

Voir agenda p. 20

Droit(s) et bande dessinée

La BnF, l'Institut de recherche pour un droit attractif de l'université Sorbonne Paris Nord et le Centre de recherche juridique Pothier de l'université d'Orléans s'associent chaque année, depuis 2016, pour organiser un colloque de droit en lien avec une thématique originale. Cette année, la bande dessinée est à l'honneur.

Parce qu'elle rassemble les collections patrimoniales issues du dépôt légal, à la fois pour le droit depuis plusieurs siècles et pour la bande dessinée depuis le XIX^e siècle, la Bibliothèque est particulièrement concernée par ce colloque. D'autant que ses très volumineuses collections patrimoniales de titres de presse offrent également un riche panorama de la production du « neuvième art ».

Cette journée donne l'occasion aux juristes et aux spécialistes de la bande dessinée sous tous ses aspects de s'engager dans une réflexion et dans des échanges constructifs, tant pour les différentes branches du droit que pour la thématique explorée. Car si les BD autour du droit sont nombreuses et leurs auteurs souvent eux-mêmes juristes et/ou avocats, c'est bien de la bande dessinée en général dont il sera question.

La fabrique à BD

Présentée en début d'année au Festival international de la bande dessinée d'Angoulême, l'application *BDnF* permet de créer facilement des histoires en images à partir d'éléments graphiques issus en grande partie des collections de la Bibliothèque. Disponible sur ordinateur, tablette et téléphone portable (dans une version simplifiée), l'application qui a déjà été téléchargée plus de 120 000 fois connaît un succès grandissant. Elle sera au centre de *La fabrique à BD*, journée organisée le 28 novembre à la BnF : des ateliers, animés notamment par Fanny Michaëlis et Yomgui Dumont (voir ci-contre) permettront aux visiteurs de créer leur

propre bande dessinée numérique au format de leur choix (une case, trois cases, planche) et de découvrir les nouveaux corpus de documents numériques que *BDnF* met à disposition. À cette occasion, des planches originales et des albums patrimoniaux issus des collections de la Bibliothèque seront présentés au public. Une master classe, une table ronde sur les métiers de la bande dessinée ainsi qu'un spectacle et le lancement d'un concours national de création de BD numérique viendront ponctuer cette journée consacrée au neuvième art. ©

Une attention particulière sera portée aux problèmes juridiques que posent ces publications complexes pour leurs auteurs, dont la situation et le statut ont fait l'objet d'un récent rapport remis en janvier 2020 par Bruno Racine au ministre de la Culture. Celui-ci souligne par exemple que, bien que relevant de trois codes

différents – Code de la propriété intellectuelle, Code général des impôts, Code de la sécurité sociale –, la situation des auteurs-artistes pâtit d'« une forme de vide juridique quant à la définition de l'auteur lui-même » : de fait, dessinateurs, illustrateurs, graphistes, scénaristes, inspireurs, producteurs, diffuseurs, sont autant de profils professionnels qui entrent en jeu lors de la création d'une bande dessinée. C'est là, parmi d'autres, l'un des multiples questionnements juridiques qui seront abordés lors de la journée *Droit(s) et bande dessinée*. ©

Catherine Aurérin
Département Droit, économie, politique
Didier Guevel
Université Sorbonne Paris Nord
Géraldine Goffaux-Callebaut
Université d'Orléans

Conférence-concert | *L'Appassionata* de Beethoven

Mardi 15 décembre 2020 BnF | Richelieu

Voir agenda p. 15

À l'occasion du deux cent cinquantième anniversaire de la naissance de Beethoven, une conférence-concert conviant le pianiste Alain Planès permet d'explorer les mystères de la sonate *Appassionata*, dont le manuscrit autographe est conservé dans les collections du département de la Musique.

Le manuscrit de la *Sonate pour piano n° 23 en fa mineur* op. 57 dite *Appassionata* est exceptionnel à maints égards. Cette œuvre de la période « héroïque » (celle de la *Cinquième symphonie* et de *Fidélité*) marque une étape décisive dans la série monumentale (1795-1822) écrite par Beethoven pour l'instrument qui lui servait de laboratoire. Autographe complet, cet objet d'étude se fait fascinant quand on le met en relation avec un cahier d'esquisses aujourd'hui conservé à Berlin. On peut y voir comment certains éléments ont été conçus dès l'origine – comme le premier thème du premier mouvement – ou à l'inverse procèdent d'une invention tardive – comme le second. On mesure alors que le créateur, improvisateur

génial, juste, transpose des éléments épars, mais à strictement parler ne retouche pas : il y a *work in progress*, puis on enlève l'échafaudage (on publie) et tout cela tient parfaitement en équilibre. Ces pages sont aussi de la famille des manuscrits dont l'histoire fait mieux que des documents : des témoins. Elles nous disent le roman de leur époque et le caractère

enflammé de leur auteur. Celui-ci est en résidence chez un de ses protecteurs, en Moravie : une altercation se produit, l'artiste claque la porte, monte son cheval, galope vers Vienne. En chemin un orage survient, la pluie dégouline sur le cahier jeté dans une sacoche. Aujourd'hui les taches, restées visibles, nous permettent d'imaginer la scène. Il fallait que le compositeur tînt à son chef-d'œuvre ; la question de son inspiration (muse ?), au-delà du dédicataire officiel, se pose. Passée de main en main, de génération en génération, la partition nous arrive maculée de mystères. ☉

Jérôme Fronty

Département de la Musique

Ci-dessous
Portrait de Beethoven
par Jab d'après
Hamann
Lithographie, 1870
BnF, Musique

Beethoven



à la Bibliothèque

Les manuscrits beethoveniens de la BnF

Le département de la Musique conserve plus de 110 manuscrits beethoveniens, dont la plupart proviennent de l'importante collection d'autographes musicaux que Charles Malherbe, archiviste de l'Opéra, légua en 1911 à la bibliothèque du Conservatoire. Tous peuvent être consultés sur Gallica. Les trois quarts de ces documents sont des esquisses : Beethoven notait et retravaillait ses idées sur des feuilles volantes et sur des carnets qu'il portait sur lui. Ses proches y ont prélevé après sa mort des feuillets à offrir aux admirateurs de passage. Parmi les dix carnets dont la BnF possède des fragments, les plus complets concernent la *Messe en ut* et les quatuors op. 130 et 135.

Seule une dizaine d'œuvres figurent dans la collection dans une version achevée

voire définitive. À côté de la sonate *Appassionata*, signalons le lied *An die Geliebte*, offert en 1812 par le compositeur à la comtesse Antonia Brentano, qui fut peut-être l'« immortelle Bien-aimée » ; un recueil de dix chansons écossaises arrangées par Beethoven donné à la Bibliothèque en 1842 par son secrétaire Anton Schindler ; la fugue pour quintette à cordes op. 137, offerte à François-Antoine Habeneck, « apôtre » de la musique de Beethoven en France, par son autre secrétaire Karl Holz ; le trio à cordes op. 3, qui appartient au grand pianiste Sigismund Thalberg ; enfin, un ajout au finale de la 9^e *symphonie*, dont l'insertion est marquée par un repère dans le manuscrit principal conservé à Berlin. ☉

François-Pierre Goy
Département de la Musique

Conférence inaugurale | *La France vue d'ailleurs*

Judi 24 septembre 2020 BnF | François-Mitterrand

Voir agenda p. 8

La France vue d'ailleurs



À l'heure où le passé colonial fait une irruption violente dans l'actualité et où le socle de la mémoire collective est ébranlé par des statues qu'on déboulonne, comment la cartographie, l'histoire de la colonisation et la généalogie des savoirs concourent-elles à éclairer l'objet « France » ? Un nouveau cycle de conférences explore ce questionnement.

Toute démarche critique est un exercice de décentrement : accorder son intérêt à autre chose que soi permet précisément de sortir de soi. C'est un tel exercice qui est proposé ici. Son ambition est de faire un détour par des points de vue extérieurs, culturellement et géographiquement autres, pour mettre au jour les opérations intellectuelles et les constructions imaginaires qui ont contribué à asseoir un récit autocentré et univoque sur la France. Ainsi, plutôt que de convoquer une altérité souvent essentialisée et fantasmée, ce cycle de conférences entend débusquer le hors-champ qui reste dans l'angle mort des approches de la France, de son histoire, de ses traditions savantes et de ses pratiques patrimoniales. L'enjeu n'est donc pas tant d'opérer un retour sur soi à partir d'un « ailleurs », volontairement ou inconsciemment exotisé que nous avons nous-mêmes construit, mais de saisir cet

« ailleurs » dans son historicité, ses archives, l'inscrire dans son espace.

Le projet n'est pas de réunir a priori des approches sous la bannière d'une critique de la modernité occidentale et de son étouffante hégémonie, qui supposerait, par exemple, les « études postcoloniales » comme un corps de doctrine constitué. Ce cycle tente au contraire de donner une consistance

propre à cet « ailleurs » pour mieux entendre ce qu'il nous dit de la France. Quelle meilleure entrée en matière que la conférence de Christian Grataloup, qui propose un bilan critique de la cartographie historique de la France et de ses mythes fondateurs, et, chemin faisant, examine le rapport de la société française à son passé ? Suivront deux autres conférences qui mettront l'accent, pour l'une, sur les débuts de l'occupation coloniale de l'Afrique de l'Ouest vus par les peuples colonisés (Camille Lefebvre), et pour l'autre, sur l'élaboration de l'orientalisme savant à travers une circulation complexe des savoirs entre l'Europe et la partie du monde qu'elle désignait comme l'« Orient » (Pascale Rabault-Fuerhahn). ☉

Cristina Ion
Département des Cartes et plans



Revue de la BnF n° 57
« La France vue d'ailleurs »

Ci-dessus
Carte de France
des départements,
par Paul Vidal de
La Blache, 1885
BnF, Cartes et plans

Cycle de conférences | *Littérature et écologie*

Jeudi 24 septembre, mardi 13 octobre, mardi 3 novembre, jeudi 19 novembre, jeudi 17 décembre 2020

BnF | François-Mitterrand

Voir agenda p. 8 et 25

Littérature et écologie

Un nouveau cycle de rencontres avec des romanciers, essayistes et philosophes propose d'approfondir les questions écologiques portées par la littérature.



Parc national de Yosemite (Californie)

Depuis 2018, le Prix du roman d'écologie récompense un roman francophone dont l'intrigue consacre une part substantielle aux questions écologiques. Loin de transposer simplement la tradition américaine de la *wilderness* (la description de la nature dans sa grandeur et son caractère sauvage), ce prix littéraire envisage l'ensemble des facettes de la transformation de nos vies par l'écologie, qu'il s'agisse des rapports des êtres humains à la nature, de la place à donner à la technique, de la condition animale, de la transmission à des générations futures, de l'angoisse de la catastrophe qui vient ou encore du bouleversement des villes. Alors que le besoin d'un grand récit écologique se fait sentir, le Prix du roman d'écologie repose sur le pari de la diversité des écritures romanesques, à même de traduire au mieux la complexité des

enjeux et le souffle de nouveaux imaginaires.

La création à la BnF d'un cycle « Littérature et écologie » à l'automne 2020 vient prolonger cette approche. Le cycle débute en septembre avec la remise du prix, précédée d'un dialogue entre la romancière Alice Ferney et le plasticien Fabrice Hyber. Cinq conférences thématiques suivront de novembre 2020 à avril 2021. Elles porteront notamment sur l'inspiration écologique et la littérature engagée, ainsi que sur l'histoire des liens entre littérature et écologie. Ces moments d'échange seront organisés autour de l'intervention d'un écrivain (Camille Brunel, Alain Damasio, Nastassja Martin, Emmanuelle Pagano) qui dialoguera avec un essayiste ou un philosophe (Pablo Servigne). ☺

Lucile Schmid

Cofondatrice du Prix du roman d'écologie

Cycle de rencontres

Le théâtre, une invention de l'Europe

Mardi 15 décembre 2020

BnF | Richelieu

Voir agenda p. 10

Le théâtre et l'Europe

À l'heure où le rôle et l'avenir de l'Europe font l'objet de nombreuses controverses, où le spectacle vivant subit de plein fouet la crise sanitaire et ses conséquences, la BnF donne la parole à des figures emblématiques de la scène contemporaine pour interroger le lien de l'art du théâtre à l'Europe, aussi bien aujourd'hui que par le passé. Une invitation à entrer dans le débat ouvert par Pier Paolo Pasolini avec cette formule on ne peut plus engagée : « Nous ne sommes pas nombreux, mais nous venons d'Athènes ».

La première conférence *Une communauté européenne ? La circulation des œuvres et des artistes* accueille Tiago Rodrigues, metteur en scène et directeur artistique du Théâtre national de Lisbonne, et Georges Lavaudant, metteur en scène. ☺

Colloque | *Éditer Michel Foucault (1994-2021)*

Samedi 26 septembre 2020

BnF | François-Mitterrand

Voir agenda p. 20

Depuis 1994, les textes du philosophe Michel Foucault (1926-1984) font l'objet d'éditions posthumes officielles. Un colloque dont la seconde partie a lieu à la BnF revient sur les questions qui se sont posées lors de cette entreprise de longue haleine.

« Ne me faites pas le coup de Max Brod avec Kafka ! », aurait confié à ses proches Michel Foucault, tranchant de l'un de ses éclats de rire légendaires toute perspective de publication posthume. Lui qui connaissait bien les ruses de l'Histoire aurait sans doute éclaté du même rire en découvrant, quarante ans après sa mort, que l'œuvre posthume était plus importante en volume, mais aussi, peut-être, en rayonnement, que l'œuvre publiée.

C'e fut d'abord, en 1994, les volumes des *Dits et Écrits* rassemblant les articles parus avec son accord, dont certains sont devenus depuis de véritables blasons de la pensée contemporaine, tel « Qu'est-ce que les Lumières ? ». Trois ans plus tard était lancée la vaste entreprise d'édition des cours au Collège de France, laquelle eut très vite un remarquable écho international – édition à partir des enregistrements puis, peu à peu, à partir des manuscrits, ce qui était un changement de position notable. Quand enfin, en 2013, la Bibliothèque nationale de France fit l'acquisition de ses archives de travail, une nouvelle ère s'ouvrit : si l'édition des autres cours et conférences (Dartmouth, Toronto, Berkeley, etc.), encore loin d'être achevée, put se poursuivre, les ayants droit levèrent le dernier interdit en publiant des œuvres inédites (*Les Aveux de la chair* en 2018, *Binswanger et l'analyse existentielle* à paraître en 2021), mais aussi en recomposant des ensembles thématiques à partir d'éléments en partie inédits (*Folie, langage, littérature* en 2019).

C'est cette aventure éditoriale et les questions qu'elle pose aux ayants droit, aux éditeurs, aux conservateurs et aux interprètes de l'œuvre, qu'abordera cette journée – seconde partie du colloque de clôture du projet ANR « Foucault Fiches de Lecture » (2017-2020) – réunissant pour la première fois plusieurs de ses principaux acteurs (Daniel Defert, Claude-



Olivier Doron, François Ewald, Henri-Paul Fruchaud, Frédéric Gros, Judith Revel). Elle sera aussi l'occasion de revenir dans un premier temps sur la mise en œuvre technique du projet « Foucault Fiches de Lecture ». ☺

Laurence Le Bras

Département des Manuscrits

Philippe Chevallier

Délégation à la Stratégie et à la recherche

Gérard Fromanger, Michel (de la série *Splendeurs II*), 1976
huile sur toile
Collection particulière

Éditer Michel Foucault

Carlos d'Alessio : la musique du désir

Les archives de Carlos d'Alessio, compositeur de musiques de scène et de films – parmi lesquels ceux de Marguerite Duras, de Daniel Schmid ou de Jean-Pierre Jeunet – ont été données au département de la Musique.

Rien ne semble prédestiner Carlos d'Alessio (1935-1992) à une carrière de compositeur. C'est au cours de ses études d'architecture à Buenos Aires, sa ville natale, qu'il fait une première rencontre importante – celle d'une jeune troupe de théâtre, dans laquelle il tient quelques rôles mais, surtout, écrit de la musique. Sans doute cette expérience décide-t-elle de son avenir, car il délaisse bientôt l'architecture pour étudier le piano et la composition avec Guillermo Graetzer.

Poursuivant sa formation, il quitte l'Argentine en 1962 pour New York, où, dans le sillage de John Cage, il s'initie à la musique minimaliste et participe à de nombreux happenings. En 1972, c'est finalement à Paris qu'il s'installe : il travaille alors avec le groupe TSE, une autre compagnie théâtrale argentine. Bien loin des expérimentations new-yorkaises, il apprend notamment à pasticher le music-hall. C'est là que Marguerite Duras découvre sa musique. L'écrivaine a depuis quelques années entrepris de réinterpréter ses propres écrits à travers le cinéma, et elle demande à Alessio de composer la musique de son prochain long-métrage. De *La Femme du Gange* (1974) aux *Enfants*



(1985), ils produiront ensemble sept films, ainsi que quelques pièces pour le théâtre.

Si Carlos d'Alessio a travaillé avec d'autres réalisateurs (tel Jean-Pierre Jeunet, pour qui il écrit en 1991 la musique de *Delicatessen*), c'est surtout sa collaboration avec Duras qui l'a rendu populaire, en particulier la musique d'*India Song* (1975), « musique du désir qui est l'essence même du film », comme l'affirmera l'écrivaine. Témoignant de l'influence de Nino

Carlos d'Alessio et Marguerite Duras
Photographie Jean Mascolo

Rota et des traditions latino-américaines, cette musique constitue le cœur des archives du compositeur, récemment entrées au département de la Musique. Presque exclusivement composé de manuscrits musicaux, le fonds donne également un aperçu de l'ensemble de la trajectoire du musicien. ©

Bérenger Hainaut
Département de la Musique

Anne Nordmann, l'essence de la danse



Anne Nordmann, Marceline Lartigue dans *Un Lien d'Azur* (dans une ville Allemande)
Chorégraphie de Karine Saporta, Paris, 1984

La photographe Anne Nordmann vient de faire don à la BnF d'un ensemble de tirages et de diapositives qui offre un panorama sur la Nouvelle danse française.

En 1976, Anne Nordmann assiste à la création de la pièce du chorégraphe japonais Hideyuki Yano *Rêve non rêvé* à Paris : c'est pour elle un choc fondateur. Touchée par la rétention du mouvement et par ce qu'elle décrit comme une qualité d'expérience intérieure, Anne Nordmann décide alors de participer à l'aventure du courant qui sera baptisé à la fin de la décennie la « Nouvelle danse française ». Elle commence à photographier les répétitions du groupe « Mâ, danse théâtre rituel », cofondé par Hideyuki Yano et la danseuse américaine Elsa Wolliaston en 1976-1977, puis collabore au cours des années 1980 avec de nombreux chorégraphes de renom, parmi lesquels Jean-Claude Gallotta et Dominique Bagouet. À partir des années 1990, elle s'intéresse au hip-hop et entreprend parallèlement un travail plus personnel

sur l'espace et le mouvement, s'attachant notamment à déchiffrer les infinies variations du vol des oiseaux.

Le fonds qu'Anne Nordmann a remis au département des Arts du spectacle comprend plus de 2 500 photographies, dont certaines ont été publiées dans la presse consacrée à la danse et dans des revues d'art. Elles immortalisent les spectacles des plus grandes figures de la Nouvelle danse française, comme Carolyn Carlson, Jean-Claude Gallotta, Karine Saporta et Mathilde Monnier. En saisissant la tension des corps, des regards et des gestes, Anne Nordmann semble chercher à atteindre l'état intérieur des danseurs. Ses images sont une invitation à un voyage intense et émouvant dans l'essence de la danse. ©

Manon Dardenne
Département des Arts du spectacle

Modèles de Delacroix

Un album de photographies de modèles ayant appartenu à Eugène Delacroix entre dans les collections de la BnF.

L'intérêt de Delacroix pour la photographie et en particulier les études de modèles a été bien étudié depuis les années 1960. Un album de 32 photographies avait été recueilli après sa mort par son ami, le critique et historien de l'art Philippe Burty (1830-1890). Passé ensuite au bibliographe et historien de l'art Maurice Tournoux (1849-1917), il est donné en 1899 au département des Estampes pour compléter l'ensemble important de lithographies de Delacroix qui y est conservé. Il contient principalement des clichés de deux modèles nus, un homme et une femme, pris par Eugène Durieu (1800-1874) en la présence et sur les indications de Delacroix lors de deux séances de pose successives, les

dimanches 18 et 25 juin 1854, séances que Delacroix relate dans son journal.

Un autre album m'a été présenté en 2000 par son propriétaire, le galeriste Gérard Lévy : relié modestement, il contenait 41 épreuves. L'ensemble était plus complexe et plus disparate. J'ai pu néanmoins conclure en particulier au moment de l'exposition *Delacroix et la photographie* au musée Delacroix en 2008 que cet album avait également appartenu au peintre. Comme le précédent, il ne comporte que des études de modèles nus pris par divers photographes amateurs ou professionnels et date du milieu des années 1850. Les modèles sont différents, mais on retrouve le même cadrage serré sur le modèle, la mise en valeur de la musculature, des lignes du corps, l'absence de décors. Les sujets rassemblés, les traces de peinture, de térébenthine, de siccatif ou d'huile maculant certaines pages, tout indique que cet assemblage était pour l'artiste qui le feuilletait un objet de contemplation mais aussi d'étude et de travail. Après le décès de Gérard Lévy, en 2016, l'album a pu être présenté en dation à l'État par la famille et rejoindre ainsi le premier album dans les collections du département des Estampes et de la photographie. ©

Sylvie Aubenas
Département des Estampes et de la photographie



Auteur non identifié
Étude de modèle
Tirage sur papier albuminé, vers 1853-1855

Les machines scéniques de Michel Launay

Les archives du décorateur Michel Launay ont été données au département des Arts du spectacle de la BnF par son épouse, la comédienne Marianik Revillon.



À gauche
Michel Launay,
maquette pour le
décor d'*Adam et Ève*
de Mikhaïl Boulgakov
Festival d'Avignon, 1993
BnF, Arts du spectacle

Michel Launay (1943-2014) a débuté dans la scénographie grâce à sa rencontre en 1964 avec le metteur en scène Victor Garcia, qui l'a très vite associé à ses créations. Leur première grande collaboration, *Le Cimetière des voitures*, de Fernando Arrabal, en 1966 au Festival de Bourgogne, constitue un spectacle total, intégrant le spectateur dans l'espace scénique. Michel Launay conçoit dès lors des décors comme de véritables « machines ». Son inspiration se nourrit de peintures, de personnages mythologiques et de poésie. En marge de toute école de pensée, il s'efforce, selon ses propres termes, « de façonner l'espace, de l'assouplir pour le rendre plus poétique : le décor est là, il habille, il fait rêver, il attise les curiosités, mais jamais il ne doit tout révéler ». Travaillant à partir d'objets récupérés et de matériaux comme le métal, le fer qu'il forgeait lui-même, le verre ou le plastique, il conçoit des dispositifs scéniques souvent démesurés, n'hésitant pas à bouleverser la salle de spectacle. Sa carrière est ponctuée de collaborations remarquables. Au Théâtre national de Chaillot, André-Louis Périnetti fait appel à Garcia et à Launay pour *Gilgamesh* en 1979, puis *Calderon* en 1981, où une immense fleur aux pétales transparents de fer et de plastique s'ouvre et se ferme à la manière des machines des pièces de Calderón. Pour le Festival d'Avignon, il crée avec Mehmet Ulusoy *Pourquoi Benerdji s'est-il suicidé ?*, de Nâzım Hikmet, en 1980, avec Charles Tordjman, *Adam et Ève*, de Mikhaïl Boulgakov, en 1993. Avec les documents d'archives et les dessins préparatoires sont entrés à la BnF près d'une trentaine de maquettes en volume en bois et métal, traces tangibles des décors hors norme conçus par ce scénographe également sculpteur. ©

Laurence Decobert
Département des Arts du spectacle

« Les Guignols de l'info » avant la lettre



Pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, Louis Lemercier de Neuville a écrit, produit et animé plus d'une centaine de spectacles de marionnettes traitant de l'actualité de son temps. Son fonds, qui éclaire un pan de la mémoire des arts de la marionnette, vient d'entrer dans les collections de la Bibliothèque.

Figure modeste de la bohème du Second Empire, journaliste, vaudevilliste, humoriste, poète de circonstance, Louis Lemercier de Neuville (1830-1918) aurait eu sa place dans une de ses éphémères chroniques intitulées *Les Inconnus célèbres*. Littérateur oublié, il reste en revanche dans la mémoire des arts de la marionnette comme le premier à avoir imaginé avec ses *pupazzi*, selon son expression, des spectacles d'actualité mettant en scène les personnalités de son temps, écrivains, compositeurs, comédiens, peintres ou hommes politiques comme Hugo, Gambetta, Offenbach, Ingres, Courbet, Dumas, Labiche ou encore Sarah Bernhardt. Ses spectacles, donnés dans les salons et les casinos, constituaient un véritable « journal rédigé, parlé, illustré et animé par un seul » qui faisait la joie de la bourgeoisie et de l'aristocratie de l'époque, jusqu'à celle de Napoléon III en personne.

Auteur de cent onze pièces, Lemercier de Neuville donna 1560 représentations entre 1863 et 1893. Il réalisait tout lui-même, se faisant tour à tour dramaturge, menuisier, costumier, décorateur, manipulateur et producteur de spectacles. Dans un premier temps, il découpait et peignait des silhouettes en bois articulées, puis, à l'instigation de Gustave Doré, se mit à modeler des têtes pour marionnettes qui lui donnèrent une plus grande liberté de jeu.

Son fonds, légué à un guignoliste parisien, est parvenu jusqu'à nous grâce à la ferveur de ses héritiers et a pu, avec la complicité des équipes de Gadagne-Musée des Arts de la marionnette de Lyon, rejoindre les collections du département des Arts du spectacle. Il réunit aussi des manuscrits, des dessins, des programmes, des photographies, qui servaient de modèles aux marionnettes, et des ouvrages publiés par cet auteur satirique qui faisait rire la bonne société en caricaturant ses contemporains, plus d'un siècle avant « Les Guignols de l'info ». ©

Joël Huthwohl
Département des Arts du spectacle



Ci-contre
Henri Labrouste
Vue de l'église Santa Maria in Castello
Dessin, 1824-1830
BnF, Estampes et photographie

Dessins d'architectes

Dans un ouvrage d'une grande richesse iconographique, Pauline Chougnnet et Jean-Philippe Garric présentent près de 170 dessins d'architecture issus des collections du département des Estampes et de la photographie.

Signés par les plus grands architectes – de François Mansart à Charles Garnier, en passant par Robert de Cotte et Piranèse –, les dessins présentés dans ce livre retracent une histoire de l'architecture française de la Renaissance à la fin du XIX^e siècle. Dans un domaine où le défi majeur consiste à donner à voir un édifice par anticipation, ces œuvres témoignent de l'ambition partagée par les bâtisseurs

d'atteindre un idéal architectural et urbain. Comme le manuscrit de l'écrivain, elles éclairent un processus créatif, avec ses hésitations, ses corrections ou ses reprises. À la différence du texte, elles possèdent toutefois l'autonomie des figures, qui « parlent » à l'œil de façon immédiate. Ces dessins proposent ainsi au lecteur une expérience à la fois sensible et intellectuelle en exprimant le rapport de leurs auteurs à l'espace et à la lumière. Ils révèlent également un fonds exceptionnel dont l'origine remonte à la création du Cabinet des estampes et qui constitue, depuis lors, une inépuisable source d'étude et d'inspiration. ©

Benjamin Arranger
Direction de la Diffusion culturelle



Ci-dessus
La Ligne et l'Ombre. Dessins d'architectes XVI^e-XIX^e siècle, par Pauline Chougnnet et Jean-Philippe Garric
BnF Éditions
224 pages
160 illustrations, 39 €

Conférence
Trésors de Richelieu
Mardi 17 novembre 2020
Voir agenda p. 15

Les dessins d'architectes (XVI^e-XIX^e siècle)

Pauline Chougnnet et Jean-Philippe Garric, auteurs de l'ouvrage *La Ligne et l'Ombre. Dessins d'architectes*, évoquent la richesse et la complexité de l'usage du dessin par les architectes, à la fois outil d'apprentissage, de conception et de communication. Ils présentent une sélection de pièces particulièrement remarquables sorties des magasins.

